

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LE RETOUR AU PAYS

La loi concernant le rapatriement de nos compatriotes émigrés aux Etats-Unis, loi que la Législature de Québec a adoptée vers les derniers jours de la session, porte déjà ses fruits.

Ainsi, juste à nos portes, à Fall River, une grande assemblée, convoquée par les notables de l'endroit, s'est réunie le 28 février, afin d'examiner les conditions offertes par notre gouvernement local à ceux qui désirent revenir au pays, et aussi pour aviser aux meilleurs moyens d'encourager le mouvement.

Sur l'heure même, on organisa un bureau régulier, dont M. Lebeuf fut élu président M. William Garneau, trésorier et M. Alexandre Lagarde, secrétaire.

Le rédacteur de l'*Echo du Canada*, M. Beaugrand, commenta les résolutions gouvernementales, et fit ressortir dans une éloquente improvisation, avec la portée patriotique d'un mouvement de retour, les avantages que les terres du Canada offrent aux agriculteurs. Des propriétaires de terres dans les cantons de Ditton et de Chesham—lieux désignés pour les concessions à faire—MM. Ulric Poitras et Chauvin, appuyèrent de l'expérience d'un séjour de plusieurs années dans cette partie de la Province de Québec, le tableau décrit par M. Beaugrand.

L'Assemblée ayant adopté des résolutions, remerciant l'orateur de ses efforts et de son concours à tout ce qui touche la nationalité Canadienne-Française, proposa la publication, dans l'*Echo du Canada*, des noms de tous ceux qui se sont déjà fait inscrire sur les listes du retour.

Vu l'importance de ce mouvement, la spontanéité de ce début dans une seule localité, nous croyons devoir publier avec les noms des 130 enfants prodiges qui désirent profiter des bonnes dispositions du gouvernement, la lettre qu'ils ont adressée à l'hon. M. Garneau.

« Fall River, Mass, 3 mars 1875.

« A L'HON. P. GARNEAU,

« Ministre de l'Agriculture et des Travaux Publics, Québec.

« MONSIEUR,

« Les soussignés, Canadiens-Français émigrés, demeurant à Fall River, désireux de retourner au pays, et considérant les offres faites par le gouvernement Canadien suffisantes pour nous permettre de prospérer sur le sol de la patrie, tenons à cœur de vous remercier de l'initiative que vous avez prise dans la grande question du

rapatriement. Nous vous prions de plus, de hâter la mise en pratique des lois adoptées par les Chambres à ce sujet afin que nous sachions définitivement les cantons qui nous seront assignés et l'époque à laquelle il nous sera possible de prendre possession de ces terrains.»

G. Lanciault, J. Coulombe, J. H. Gervais, D. Lagarde, P. Coulombe, M. Adam, C. Gagné, P. Coulombe, père, C. Benoit, G. Dubé, O. Robillard, M. Robillard, L. Dubuc, J. Descoteau, C. Lefrançois, U. Coulombe, A. Gingras, C. Côté, A. Lafleur, C. Laforêt, U. Lagarde, J. Paul, D. Maynard, A. Lagarde, H. Boucher, G. Courte ranche, A. Ragnoche, N. Ritchot, N. Lebeuf, F. X. Morin, W. Sansonci, M. Bri-sette, M. Prosper, L. Lefebvre, S. Fortin, F. Pelletier, A. Lefebvre, P. Dubé, F. Labelle, A. Cantana, J. Paul, père, E. Trépanier, H. Chauvin, P. Blouait, J. B. Florent, père, J. Proulx, J. Gaboriau, N. Ménard, E. Francoeur, N. Parenteau, A. Birds, P. Desmarais, F. Pétiessier, J. Parenteau, F. Lapierre, U. Poitras, R. Ouellette, H. Castonguay, N. Lachambre, G. Martel, H. Huot, A. Potvin, C. Seney, D. Fréchette, P. Morisseau, N. Lagarde, J. B. Florent, fils, I. Gamache, O. Gagnon, J. Dubuc, N. Villaudry, F. X. Bertrand, E. Hébert, H. Boisseau, J. Roy, H. Roy, D. Dion, P. Roy, J. St. Germain, G. Levasseur, N. Lefrançois, J. Chamberland, A. Ritchot, M. Guilmet, F. Certoneau, A. Desmarais, O. Lefrançois, J. Chatelle, E. Peireault, H. Jolin, J. Lefrançois, J. Lapierre, N. Lévesque, L. Marquis, B. Picard, P. Demers, S. Bionx, F. Parent, L. Labonté, T. Labrie, L. Jolicœur, E. Peireault, P. Ména d, S. Rioux, J. B. Gamache, F. Richard, S. Fontaine, L. Fournier, L. Morin, A. Richard, N. Morin, O. Desmarais, A. Desmarais, E. Leforce, C. Achin, J. J. Cournoyer, A. Véronneau, S. Anclair, U. Chaput, C. Monart, A. Lessard, P. A. Iard, fils, V. Picard, J. Guy, J. Faubert, C. Dumond, J. B. Morrisseau, A. Morrisseau, A. Landry, T. George, G. Morrisseau.

A. ACHINTRE.

ECHOS DE PARTOUT

A Rome, on vient de découvrir un curieux spécimen de fresque remontant aux premiers temps du christianisme. Cette fresque représente une visite de sainte Pétronille à une matrone célèbre nommée Vénérande, qui voulut être enterrée près de la tombe de son amie, fondatrice de la basilique à laquelle on a donné le nom de Sainte-Pétronille. Les recherches sont dirigées par l'éminent archéologue Rossi, directeur des fouilles romaines.

D'après un travail très-intéressant publié par le lieutenant Ochterlouw sur l'emploi des éléphants durant la guerre d'Abyssinie, il résulte que le froid est l'ennemi le plus redoutable de ces animaux. Ils s'enrhument facilement et rien n'est plus difficile que de rétablir la circulation du sang chez ces énormes quadrupèdes. La potion qui réussissait le mieux se composait d'une pinte et demie d'eau-de-vie ou de rhum, dans laquelle on mettait du gingembre en poudre, des clous de girofle, de l'ail, du poivre de Guinée. De la mélasse et de la farine ajoutées à ce mélange le transformaient en un gâteau avec lequel on nourrissait l'éléphant. A côté de cette violente potion que devient notre "remède de cheval" ?

Un amateur colombophile d'Anvers ayant envoyé en France près de 400 pigeons voyageurs, ces oiseaux ont été logés dans divers greniers en attendant l'achèvement du colombier militaire en construction au Jardin d'acclimatation.

On a l'intention de fonder à Paris une société nationale de tir analogue aux institutions de ce genre qui existent en Suisse.

Théophile Gautier ne voulait pas que par son aspect général son mausolée fût trop triste. M. Drevet, l'architecte du monument que l'on élève à l'écrivain, s'est conformé à ce désir. Son œuvre est un sarcophage sur lequel Calliope, muse de la poésie, est assise. Elle s'accoude sur le médaillon en bronze reproduisant les traits du poète. Le piédestal de ce tombeau est un bloc de marbre envoyé de la Belgique; le sarcophage, orné de couronnes d'immortelles, d'une lyre et d'attributs poétiques, est en marbre donné par l'Italie.

Depuis la mort de Michel-Ange, douze piédestaux disposés autour de la grande coupole de Saint-Pierre de Rome attendent leurs douze statues d'apôtres. Le Pape Pie IX voudrait faire combler cette lacune et, dans ce but, il a ordonné de choisir douze sculpteurs pris parmi ceux qui étaient domiciliés à Rome avant les événements de 1870 et qui n'ont pas fait d'opposition au pape. Ces statues seront payées sur les ressources du denier de saint Pierre.

Il y a un demi-siècle, la France mettait en œuvre quatre millions de kilogrammes de coton; aujourd'hui elle en transforme plus de cent millions de kilogrammes. La valeur des lainages représentait cent trente millions de francs; elle se chiffre actuellement par un milliard. La fabrication des soieries représente six cent cinquante millions; elle ne dépassait guère alors cent ou cent dix millions; la teilerie n'a pas fait autant de progrès; ses produits ont passé de deux cent cinquante millions de francs à cinq cents.

Il paraît que longtemps les naturalistes se demandèrent si le requin est vivipare ou ovipare, si son petit naît tout formé ou s'il vient au monde enroulé dans un œuf. La plupart des savants s'étaient rangés à la première opinion. Le percement du canal de Suez a permis de résoudre la question d'une manière définitive. Un requin ayant voulu, lui aussi, profiter d'un raccourci qu'offre le canal, s'y est aventuré, mais presque immédiatement il a été pêché. C'était un requin femelle, et quand on l'eut ouvert on trouva dans son corps douze petits requins qui n'attendaient qu'une occasion pour naître à la lumière. Le plus grand mesurait 2 décimètres, le plus petit 12 centimètres.

On a calculé que la quantité d'arsenic extraite l'année dernière des mines anglaises du comté de Devon suffirait pour empoisonner cinq cent millions d'hommes.

A côté de la crémation, il convient de donner place aux noyades funèbres d'un excentrique américain relevant l'idée de Carrier, le farouche tyran de Nantes, cet américain, un pasteur méthodiste, propose au gouvernement de

faire construire des *steamers-corbillaids*. Les cercueils, étant disposés dans un compartiment spécial de ce navire, on gagnerait la pleine mer et, arrivé à une distance de quelques lieues, une trappe s'ouvrirait par laquelle les cercueils, alourdis au moyen de sable et de pierres, tomberaient au fond de l'eau. Il ne nous reste donc plus qu'à choisir entre l'incinération ou la noyade... posthume.

La main-d'œuvre est une marchandise: c'est aujourd'hui un principe reconnu par les ouvriers anglais. Comme marchandise, la main-d'œuvre doit donc être soumise à des fluctuations de hausse et de baisse. C'est ce qui a eu lieu en Angleterre depuis plusieurs années. Tandis qu'en 1869 la situation des industries de la houille et du fer était prospère, les chefs d'usine élevèrent le taux du salaire de leurs ouvriers de 10 pour 100; en mars 1871, baisse de 5 pour 100 nécessitée par l'arrêt des affaires; en mars 1872, nouvelle hausse suivie d'une série d'augmentations.

En réalité, on peut dire que les hausses accumulées depuis cinq ans avaient élevé les salaires à 58, 72, 80, 97 et même 107 pour 100. Depuis, les mauvais jours sont venus, par suite de la concurrence du continent, et avec ces mauvais jours une suite de baisses qui cependant laissent encore aux mineurs un avantage de 25 pour 100 sur leurs salaires de 1869.

On a découvert récemment en Algérie une mine très-abondante d'huile minérale non liquide, mais glutineuse. Cette huile n'est ni du naphte, ni du bitume, ni de l'asphalte, mais un composé participant des propriétés de ces trois corps. Sa découverte est due au hasard. Il y a quelques années, un patron de l'arque d'Oran, nommé Domingo, ayant à réparer le canot d'un indigène, fut entraîné dans son travail beaucoup plus loin qu'il se l'était imaginé et le goudron vint à lui manquer. Comme il se désolait d'être obligé de retourner à Oran sans avoir terminé son œuvre, et surtout sans avoir pu en toucher le salaire, l'Arabe qui l'avait appelé lui apporta une espèce tout à fait particulière de goudron. Domingo apprit que cette matière provenait d'une localité des environs d'Oran, le Dabra, occupée par la tribu des Beni-Zarouel, sur le versant de la chaîne qui regarde la célèbre plaine du Chélif. Quand l'administration algérienne ouvrit des routes dans cette direction, l'ancien patron de barque, Domingo, se mit à la recherche de la source de goudron, ou plutôt de pétrole glutineux, et il eut la bonne chance de la retrouver.

CAUSERIE DE QUEBEC

Si l'on voulait relever tous les petits travers de l'espèce humaine, ceux de notre société perfectionnée surtout, on en aurait pour bien des volumes. C'est un travail que je ne voudrais pas entreprendre: la vie d'employé public laisse peu de loisirs—à ceux du moins qui n'ont que leur travail pour recommandation—et par les temps durs que nous traversons, il faut encore tâcher de gagner quelque chose dans les heures libres du soir, pour pouvoir, comme

on le dit familièrement, attacher les deux bouts ensemble à la fin de l'année. Ceux qui ont des goûts littéraires sont donc forcés de les mettre souvent de côté pour faire de la copie ou de la traduction. Cela n'est pas amusant et rapporte peu ; mais nous sommes si habitués à ces deux résultats !

Pourtant voici la session terminée ; le beau temps revient et nous aurons un peu plus de loisirs.

J'en profiterai pour signaler quelques abus, car j'avoue que, pour le quart d'heure, je n'ai pas l'humeur gaie, et je passe de suite ma bile sur une manie, ou plutôt une maladie que j'abhore plus que toutes les autres, c'est celle des adresses.

La chose, d'abord insignifiante, est devenue plate et grotesque. Et cependant, il n'y a plus moyen de s'en sauver : il est impossible de faire un pas dans la vie sans s'exposer à présenter ou recevoir une adresse.

Un monsieur part pour voyage ou en arrive ; ses amis se réunissent et lui offrent une canne, accompagnée d'un compliment auquel il répond en termes appropriés à la circonstance solennelle. C'est le jour de votre naissance ou de celle de votre femme : l'adresse arrive à point et vous y répondez, cette fois, en termes bien sentis, pourvu que l'émotion ne vous coupe pas la parole.

Que vous quittiez un emploi ou que vous y arriviez ; que votre position change ou qu'elle reste la même, on y trouve toujours un prétexte pour vous infliger une adresse que vous relisez, le lendemain, sur tous les journaux, avec les paroles heureuses de la réponse.

Un capitaine de steamer essuie-t-il un grain pendant la traversée ! Vite, ses passagers présentent une adresse à l'habile marin dont la science n'a été égalée que par un courage et un sang-froid à toute épreuve. Le passage a-t-il été exceptionnellement heureux, le soleil n'a-t-il cessé de briller pendant tout le trajet ? C'est encore une raison pour présenter une adresse dans laquelle on loue, cette fois, les qualités du gentleman qui sait si bien faire oublier à ses passagers les ennuis d'un voyage sans accident.

Un haut fonctionnaire quitte son département. Tous ses employés lui présentent une adresse de regrets à laquelle il répond d'une voix pleine d'émotion. Son successeur arrive : les mêmes employés vont le féliciter sur son avènement, en affirmant que la seule chose qui puisse leur faire oublier celui qui vient de partir, c'est la connaissance qu'ils ont des hautes capacités et des vertus sublimes de celui qui le remplace.

Cela va ainsi depuis le premier, en passant par les intermédiaires et les subalternes, jusqu'au portier de l'établissement, lequel ne peut plus se mouvoir ni ouvrir sa porte sans recevoir une adresse accompagnée d'un souvenir en nature ou en numéraire.

Pourtout, l'adresse règne en souveraine comme la mode dont elle est proche parente d'ailleurs. C'est une épidémie et une déplorable comédie. Comédie de la part de ceux qui présentent, et de la part de celui qui reçoit. Il y existe la même somme de sincérité, à peu près, que dans les compliments que l'on échange au bal ou en visite du jour de l'an.

Une adresse est presque toujours le fait d'un seul individu qui a ses raisons particulières pour faire la chose. Il rédige sa petite épître ; puis il s'agit de la faire signer par une foule de personnes indifférentes ou souvent mal disposées. C'est alors que se déploient dans tout leur éclat les qualités stratégiques du personnage. Il cajole, il caresse, il emmielle ; et si cela ne réussit pas, il prend le côté sérieux des choses, il avertit, il menace ! A la fin,

il faut céder ; tous les noms sont là. La cérémonie se fait. Le sujet de cette démarche ridicule a été averti huit jours à l'avance et a eu communication du parchemin, ce qui ne l'empêche pas d'affirmer qu'on l'a pris par surprise. Pourtant le plus surpris n'est généralement pas lui. Puis il défait soigneusement l'éloge que l'on a fait de lui, et, avec les matériaux, il s'érige un piédestal de modestie sur lequel il s'installe cauteusement, à la faveur du nuage d'encens que ce dernier trait de vertu a provoqué de toutes parts.

Comédie !

Et dire que cela se fait partout et toujours, et se fera longtemps encore ! Et dire que des gens intelligents se moquent ainsi les uns des autres, avec le plus grand sérieux !

Mais ce n'est pas tout ; il y a encore la question du cadeau. Car qu'est-ce, après tout, qu'une adresse sans cadeau ? Un habit sans manches, un diner sans potage. C'est encore là que se fait une petite cabale très-soignée. Règle générale, l'enthousiasme pour un projet s'arrête au moment de la mise des fonds. Tant qu'il ne s'agit que de paroles, tout le monde semble pris d'un beau feu, l'assistance flambe avec un ensemble touchant. Les démarches commencent-elles ? L'ardeur se ralentit un peu, l'unanimité se scinde, des groupes de refroidis se détachent et s'éloignent. Mais lorsque vient le moment de délier les cordons de la bourse, le feu s'éteint partout et la glace prend d'un bord à l'autre. On remarque cependant quelques zélés qui fument encore, comme ces mares qui restent liquides à la surface d'un étang gelé.

Ceux-là se chagent de l'affaire et ne la laissent pas languir. Ils se mettent aux trousses des indifférents, entourent les froids, grimpent sur les épaules des glacés. Patients dans les rebuffades, infatigables dans l'attaque, ils ne s'émouvent, ne se découragent de rien. Ils ont la constance du *co lecteur* qui se présente chez vous tous les jours, que vous remettiez invariablement au lendemain, et qui reviendra jusqu'à ce que vous lui ayez donné un compte, pour recommencer encore, le mois suivant, ses interminables mais, hélas ! légitimes persécutions. On les trouve partout, au travail et à la promenade ; dans les couloirs des bureaux publics et sur les marches de l'église. Ils sont toujours et en tous lieux ; la perpétuité est dans leur nature, leur essence est l'ubiquité. Ils gênent votre digestion, ils hantent votre sommeil. Leur ombre vous suit et ne vous lâche point que vous n'avez mis, entre eux et votre personne, la longueur de votre signature, ou — ce qui est plus prudent encore du repos futur — la superficie d'un billet de banque.

L'hiver est supérieurement détestable, et les grandes marées du printemps sont redoutables et redoutées. Cependant ce sont de ces maux que l'on attend à époque fixe, contre lesquels on se prémunit et qui, en somme, ont une durée limitée. Mais ceux-là, les zélés, sont d'autant plus épouvantables qu'ils sont imprévus. Ils vous prennent comme une colique, ils tombent sur vous comme la neige d'un toit. Enfin, vous vous êtes exécuté ; il vous faudra un grand mois pour réparer la brèche qu'on vient de faire à votre bourse ; mais, au fait, c'est fini et vous êtes tranquille pour longtemps.

Malheureux ! Cela va recommencer demain, dans trois jours, la semaine prochaine au plus tard. Il va naître quelque un tout exprès ; un fonctionnaire va être promu ou bien admis à faire valoir ses droits à la retraite. Ce sera ceci ou bien cela ; mais soyez certain que tout à l'heure, quelque chose ou quelqu'un va arriver qui exigera une adresse ou un cadeau, peut-être les deux à la fois !

Et voilà comment ce pauvre employé, qui tire déjà à la fois tous les diables par la queue, est encore, à chaque instant, obligé d'empoigner par les cornes le diable anormal de l'adresse et du cadeau.

Je vous demande si nous ne sommes pas déjà assez malheureux et assez ridicules, sans empirer notre état par de semblables sottises.

Je pêche peut-être dans le désert. Au reste, si je ne réussis pas à corriger l'abus, j'aurai toujours le mérite de l'avoir signalé.

NAPOLÉON LEGENDRE.

SCIENCE POPULAIRE

L'ART DE CONSERVER LES FLEURS.—Le Dr. Miergues, de Boufarik (Algérie), donne sur "l'art de conserver les fleurs" un procédé de son invention qui a donné de très-beaux résultats, et que nous communiquons à nos lecteurs :

On tient une fleur par l'extrémité de la tige, on la plonge dans la paraffine fondue au bain-marie, puis on la retire et on la fait tourner entre le pouce et l'index, pour que la force centrifuge, en chassant l'excès de la paraffine, écarte les pétales, et le tour est fait.

Depuis plus d'un an, on conserve sous verre une collection de fleurs variées qui n'ont rien perdu de leur forme ni de leur couleur.

TONNEAUX EN PAPIER.—Cette nouvelle invention vient d'être brevetée à Washington, pour la conservation et le transport par eau du sucre, des fruits, de la chaux, de la farine, &c. Du papier fort, collé feuille sur feuille et soumis ensuite à une forte pression, sert à cet effet.

L'avantage de ces tonneaux de forme cylindrique est d'abord de ne pas tenir autant de place que les tonneaux à gros ventre en bois, tout en ayant la même contenance. Leur poids est moindre de moitié et leur prix de 20 pour 100 meilleur marché. Ces avantages sont donc importants pour servir au transport.

Les personnes qui n'ont pas tout à fait oublié leurs notions de physique et de chimie savent que la fermentation des corps organiques développe de la chaleur. Un agronome a eu l'idée de tirer parti de cette propriété pour faire cuire *sans feu* les pommes de terre destinées à la nourriture de ses bestiaux, principalement des porcs. Dans une fosse on place une couche de paille coupée au hachepaille, par-dessus une couche de pommes de terre passées au défilage ; puis une couche de paille hachée, une nouvelle couche de pommes de terre se succèdent ainsi jusqu'à parfait remplissage de la fosse. La fermentation de ce mélange produit un échauffement progressif et suffisant pour cuire les pommes de terre. En soixante heures l'opération est achevée. D'autres racines peuvent également cuire de la même façon et demandent un temps moins long. Le bétail et la volaille recherchent avidement les racines et tubercules cuits par ce procédé aussi simple qu'économique.

Les premiers savants qui eurent l'idée d'appliquer à la mécanique la force élastique des fluides gazeux songèrent d'abord à la poudre à canon. Au nombre de ceux-ci fut le physicien hollandais Huyghens qui, en 1688, construisit une machine à piston mis en jeu par l'inflammation de la poudre, comme le piston de nos moteurs modernes est poussé et repoussé par la vapeur. Un ingénieur américain vint reprendre cette idée et l'appliqua au mouton des sonnettes ou machines à battre les pilotis. Tandis que dans la sonnette ordinaire, la masse pesante de fonte qui tombe sur la tête des pilotis est soulevée par des hommes ou par l'intermédiaire d'une machine à vapeur, le mouton de la sonnette américaine glisse dans un tube de fer épais formant une espèce de canon, dont la tête du pilotis est la culasse. Au fond de ce canon est une cartouche de poudre. Pendant sa chute, le mouton comprime l'air dans le tube ; cet air comprimé entame la poudre, et les gaz dégagés par son explosion chassent le mouton de bas en haut comme un boulet et lui impriment une impulsion suffisante pour qu'il vienne de lui-même se prendre dans un défilé. Une nouvelle cartouche est placée dans le canon, l'ouvrier lâche le défilé et l'opération recommence jusqu'à l'achèvement du travail.

UNE NOUVELLE MÉTHODE POUR APPRENDRE LA LECTURE.—M. Thollois, autorisé par M. Gréard, inspecteur de l'enseignement primaire, vient d'appliquer, dans une des écoles primaires de la ville de Paris, son nouveau procédé pour apprendre la lecture. Ce système se compose d'une petite boîte en bois divisée en un certain

nombre de cases contenant chacune une lettre, un signe, un chiffre, etc.

Chaque élève est muni de ces petits appareils, et un appareil semblable, mais plus grand, est à la disposition du maître. Pour apprendre les lettres, le maître prononce, par exemple, *a*, et prend dans le casier un *a* qu'il montre aux élèves. Chaque élève en fait autant, et pose la lettre prise par lui sur de petites triangles transversales disposées à l'intérieur du couvercle qui se rabat et fait pupitre. De cette façon, l'enfant est forcément attentif, car tout est occupé chez lui, l'esprit et les mains.

Les expériences de M. Thollois ont déjà fourni des résultats satisfaisants.

On lui a donné, dans l'école parisienne dont nous parlons, vingt-cinq enfants ignorant entièrement les premiers éléments de la lecture, et, au bout de deux jours, quinze d'entre eux connaissaient déjà passablement leurs lettres, ce qui est fort beau, au dire de tous ceux qui s'occupent de pédagogie.

APPAREIL POUR ALLUMER LES BECS DE GAZ DANS LES USINES.—Cet appareil, inventé par M. GaiFFE, est destiné aux usines dans lesquelles, à cause de la matière mise en œuvre, il n'est pas sans danger de circuler avec un bâton portant une mèche enflammée. Il se compose d'une machine d'induction et d'un bâton inflammateur.

La machine d'induction est enfermée dans une petite pile plate portée sur le côté par l'allumeur de gaz. Elle est formée d'une bobine d'induction mise en activité par deux couples au chlorure d'argent et d'un commutateur à ressort qui sert à établir, par une simple pression, la communication entre la pile et la bobine, au moment voulu.

L'inflammateur est formé de deux pointes de platine isolées et distantes l'une de l'autre d'environ un demi-millimètre. Il est relié à la bobine par deux câbles flexibles, suffisamment longs pour laisser toute liberté d'action à l'homme chargé de manœuvrer l'appareil.

La pile peut allumer cent becs de gaz par jour pendant une année environ sans avoir besoin d'être rechargée.

Cet appareil, qui est destiné à une de nos grandes filatures de coton, offre, je crois, un intérêt assez grand au point de vue pratique.

PROPOS PARISIENS

La statue qui surmontait la colonne Vendôme a été entièrement brisée lors du renversement du monument ; les dégâts sont irréparables. Il sera nécessaire d'en fondre une nouvelle, et pour cet objet un crédit spécial est nécessaire, la dépense de la statue n'ayant pas été comprise dans les devis, en vue desquels l'Assemblée nationale a voté une somme de 250,000 francs.

La colonne a été rétablie dans des proportions rigoureusement égales à celles qu'elle avait avant son renversement ; elle a 43 mètres de hauteur, en comptant le piédestal, et son diamètre est de 4 mètres. Ses fondations sont de 30 pieds de profondeur. Les lames de bronze présentent ensemble 1 million 800,000 livres, et proviennent des pièces de canons prises sur les armées russe et autrichienne pendant la campagne de 1805.

Dans l'intérieur de la colonne, on a rétabli l'escalier à vis de 176 marches, aboutissant à la galerie placée au-dessus du chapiteau.

Les bas-reliefs qui courent du piédestal au sommet de la colonne avaient été endommagés, lors de la chute du monument ; ils ont été habilement réparés. On sait qu'ils représentent les principaux épisodes de la campagne de 1805. En donner la liste complète est impossible ; bornons-nous à citer les principaux, en commençant par le bas du cordon :

Nos 1, 2, 3 : L'armée navale entre dans le port de Boulogne ;

No. 4 : Départ des 3e, 4e, 5e et 6e corps d'armée pour le Rhin ;

No 5 : Le 2e corps part pour Utrecht et se dirige vers le Main ;

No 6 : Le 6e corps se dirige sur le Haut-Rhin.

Un des sujets les plus remarquablement traités est celui du no. 10, représentant le passage du Rhin à Mayence par le 2e corps.

Un autre, non moins curieux, est celui-ci : Le 25 septembre, le 5e corps et la cavalerie passent le Rhin à Kehl (plaques Nos. 16, 17, 18 et 19).

Citons encore rapidement : L'électeur de Bavière venant recevoir l'empereur à Ettlingen.

Le 4e corps rencontrant l'ennemi à Donawerth.

La bataille livrée à Wertingen par le prince Murat.

Le passage du Danube par les 2e et 3e corps.

L'attaque et la prise de Guntzbourg.

Les Nos. 46, 47 et 48, représentent la victoire remportée par 6,000 Français sur 25,000 ennemis.

La victoire d'Elchingen par le maréchal Ney.—L'empereur Napoléon à Ulm.—Le maréchal Ney battant l'armée russe à Amstetten.—Le 5e corps et la réserve entrant à Saint-Polten.—L'entrée du prince Murat à Vienne.—Les Viennois présentant les clefs de leur ville à l'empereur, épisode qui est traité avec beaucoup d'art.—L'entrée de Daoust à Presbourg.—Une partie de l'armée ennemie engloutie dans les glaces.

Et enfin : la rentrée à Paris de Napoléon et de la garde impériale, et la Renommée publiant la nouvelle de la paix de Presbourg.

Cette plaque est la dernière et aboutit au sommet de l'édifice.

On voit, par la rapide énumération qui précède, l'intérêt que présente ce long ruban de bronze qui se déroule autour du monument et qui retrace une des plus belles pages de l'histoire de France.

L'autre soir, dans un salon où l'on s'en entretenait des maîtres qui sont la gloire de l'école française, M. Charles Blanc racontait une curieuse anecdote.

Eugène Delacroix travaillait à son tableau du *Bûcher de Sardanapale*, qu'on a vu dans les galeries de M. Durand-Ruel, et qui peut-être y est encore à l'heure où nous écrivons. Le peintre se désespérait de ne pouvoir donner à une draperie jaune tout l'éclat qu'il aurait voulu.

« Allons, se dit-il, je vais aller voir les Rubens du Louvre, et je verrai bien comment le Flamand s'y est pris pour obtenir ses jaunes étonnants. » Il y a loin de la rue Notre-Dame-des-Champs, où demeurait alors le peintre, au Louvre. Il appela Jenny. Jenny, c'était cette brave femme qui l'a servi si longtemps et qui lui a donné jusqu'au dernier jour les soins les plus dévoués.

« Allé, me chercher un cabriolet, » lui dit-il.

Il y avait des cabriolets en ce temps-là. Oh ! je vous parle d'avant le déluge.

Jenny revient bientôt avec un cabriolet.

« Voilà le cabriolet, monsieur, dit-elle à son maître ; vous pouvez descendre. »

Eugène Delacroix descend en effet. Le cabriolet que Jenny avait ramené était d'un jeune serin superbe, et sous le soleil, qui était radieux ce jour-là, il resplendissait. Le peintre s'arrête émerveillé, et pendant quelques secondes dévore le cabriolet des yeux.

« Eh bien ! bourgeois, vous ne montez pas ? demande le cocher.

—Non, mon ami ; je n'ai plus besoin de vous ; votre course est faite ; voilà votre argent, et le pourboire. »

Le cocher partit ; et il est très-probable qu'il garda toute sa vie cette idée qu'il avait eu affaire à un fou.

La vérité, c'est qu'Eugène Delacroix avait trouvé son jaune. Les ombres portées de la caisse du cabriolet frappé par le soleil étaient violettes ; et c'étaient ces ombres violettes qui donnaient au jaune de la caisse cette intensité extraordinaire qui avait frappé l'artiste.

Il remonta dans son atelier, prit son pinceau et mit du violet à côté de sa draperie, qui soudain prit une vigueur et une chaleur telles que Rubens en eût été jaloux.

A Paris le billard se meurt, le billard est mort.

Ce jeu amusant et hygiénique ne trouve plus d'amateurs. Est-ce parce qu'il était dispendieux, est-ce parce qu'il a été imposé ? Non ; ce sont les professeurs qui l'ont tué.

Autrefois, à Paris, on regardait comme une merveille un vilain petit homme qu'on appelait *le Paysan*, lequel faisait trente carambolages de suite. Aujourd'hui, les professeurs ne *décarambolent* pas, ils font sept ou huit cent points sans s'arrêter, et ils pourraient en faire davantage si tout n'avait pas une fin.

Or, vous comprenez combien il était humiliant pour des joueurs ordinaires de se frotter à de telles supériorités. Puis, s'il est amusant de jouer au billard, rien n'est plus ennuyeux que de regarder les autres.

La manière actuelle des professeurs consiste à rassembler les billes dans un petit coin et à jouer le plus doucement possible afin de ne pas les séparer ; c'est d'une monotonie effrayante.

Sans compter que MM. les professeurs, glorieux d'une mission si belle, sont devenus vraiment impossibles ; autant de professeurs autant de dieux.

Un paisible bourgeois demandait à l'un d'eux :

—Quelle est la série la plus forte que vous ayez jamais faite ?

—Que voulez-vous dire ?

—Quel est le plus grand nombre de points que vous ayez jamais fait sans vous arrêter.

—Je l'ignore.

—Cherchez bien ?

—Tout ce que je puis vous dire c'est que je me rappelle qu'un jour, en *m'amusant*, j'avais fait quinze cent quatre-vingts points, mais on est venu me chercher pour déjeuner.

Le Jardin d'Acclimatation du Bois de Boulogne ne pouvait manquer d'affecter un local à l'élevage des pigeons voyageurs.

Après la guerre de 1870-71, les puissances se rendirent compte des services que ces oiseaux étaient capables de rendre en temps de guerre, au cas où les communications télégraphiques ou autres deviendraient impossibles.

M. de Roon, feld-maréchal et ministre de la guerre en Allemagne, établit, à la suite de la campagne, des stations de pigeons à Hambourg, Metz, Berlin, Cologne, Magdebourg, Minden, Wesel.

Il fit acheter plus de six cents sujets en Belgique, et encouragea chaleureusement l'initiative privée qui ne se gêne pas pour faire lâcher de temps à autre, à Paris, principalement à la gare du Nord, des facteurs ailés pour ainsi les entraîner.

La Prusse, pour citer un exemple, a payé jusqu'à 4,000 francs pour 60 pigeons.

La Russie, l'Italie, l'Autriche, ont imité l'Allemagne.

Nous aurions été impardonnables en restant en arrière de l'étranger, et M. V. Laperre de Roo, un Belge, Français d'âme et de cœur, auteur de divers rapports sur la matière, fut chargé, de concert avec le directeur du Jardin d'Acclimatation, d'organiser, chez nous, l'école des pigeons voyageurs.

Grâce à son initiative et aux sympathies qu'il rencontra parmi ses compatriotes, la France est aujourd'hui en possession d'un colombier militaire, fourni à titre absolument gratuit, et garni de plus de cinq cents des meilleurs voyageurs du monde, dont

la progéniture peuplera incessamment les colombiers à établir dans les différentes forteresses du pays.

A propos de ces recrues militaires, l'emploi des pigeons comme messagers n'est pas aussi moderne qu'on se plaît à dire.

Non-seulement les anciens peuples navigateurs, les Egyptiens, les Phéniciens et autres, employaient les pigeons de la même façon, mais ils avaient perfectionné ce genre de correspondants.

Les Phéniciens prenaient des pigeons blancs.

Quand la traversée était bonne et que leur trafic avait réussi ils peignaient leurs pigeons en bleu, et leur famille et leurs associés savaient à quoi s'en tenir.

Si, sur ces rives lointaines, ils trouvaient des épouses à leur gré, afin d'annoncer leur union et de faire préparer ce qui était nécessaire à leurs épouses, ils envoyaient un pigeon peint en jaune.

S'ils traversaient des contrées ravagées par la guerre ou par les séditions, ils envoyaient un pigeon rouge.

S'ils avaient échappé à un danger, ils envoyaient un pigeon dont l'aile gauche était peinte en noir.

S'ils rapportaient une cargaison des vins dorés des côtes qui bordent l'Hermus, ils envoyaient un pigeon gris.

Enfin la mort venait-elle à frapper le chef de l'expédition, un naufrage brisait-il l'esquif en mille pièces, ceux qui échappaient envoyaient un pigeon noir.

Mais il arrivait quelquefois que la malheureuse bête avait, elle aussi, à supporter les orages, la pluie tombait et déteignait ses ailes.

Dans les cas ordinaires cela n'avait pas de grands inconvénients, le pigeon arrivait blanc.

On se disait :

—Nos gens vont bien, nos affaires vont bien, tout est bien.

Mais quand, par aventure, c'était le pigeon noir qui se mouillait, il y avait une pauvre femme qui était fort à plaindre.

D'abord parce qu'elle s'illusionnait sur le sort de son mari et aussi parce qu'elle courait le risque de rester longtemps veuve.

On causait l'autre jour sentences et proverbes devant un vieillard spirituel à qui l'on adressa enfin cette question :

—Pourquoi les proverbes ont-ils toujours raison ?

—Parce qu'il y en a pour répondre à toutes les demandes.

Un proverbe a toujours son contre-proverbe qui vient atténuer la vérité absolue et y substituer la vérité relative.

Exemple :

« Il ne faut pas chasser deux lièvres à la fois. »

Contre-proverbe :

« Il faut toujours avoir deux corbeaux à son arc. »

Autre exemple :

« Qui trop embrasse mal étreint. »

Contre-proverbe :

« Qui ne risque rien n'a rien. »

Comme on le voit, le problème est résolu au moyen d'une démonstration philosophique appuyée par des exemples.

« Il n'est pas toujours prudent de se fier aux aphorismes assez élastiques de la *Sagesse des Nations*, et pour reposer sur cet oreiller, il faut avoir la tête aussi bien faite que Montaigne.

« Qu'est-ce qu'un proverbe ? C'est une formule toute faite, qui s'impose comme une règle de conduite sûre, certaine, inflexible. Tel n'est pas absolument l'esprit de la *Science du bonhomme Richard*, de Franklin. Rien ne dure comme un préjugé, mais les préjugés ne sont pas indestructibles. Ce qui fait la force de ces axiomes, c'est qu'ils sont blancs et noirs, qu'ils disent le *pour* et le *contre*, qu'ils souf-

flent le chaud et le froid. Tout proverbe a son contraire :

« Blanc : *Tel père, tel fils.*

« Noir : *A père avare, fils prodigue.*

« Blanc : *Pierre qui roule n'amasse pas mousse.*

« Noir : *Chien qui marche, on trouve.*

« En fait de proverbes nous préférons ceux-ci :

« Nul n'est trop bête en son pays. »

« Qui paye mes dettes m'enrichit. »

TABLETTES LOCALES

EXCELLENTE PROPRIÉTÉ QUE LES TERRAINS ! — Dans une affaire d'expropriation de terrains nécessitée pour l'établissement du Parc Mont-Royal, les réclamants—la succession Hall—ayant trouvé insuffisante la somme de \$210,000 adjugées par les Commissaires, interjetèrent appel.

Son Honneur le juge Johnson, devant qui venait la cause, a augmenté de \$240,000 la somme primitivement accordée, ce qui porte le chiffre à \$450,000, non compris les intérêts sur la première somme, depuis le 13 mars 1873.

Son Honneur a estimé le terrain à 12 cents le pied. Les demandeurs, eux, réclamaient \$539,920. Ce n'est point le cas de dire ici : qui ne demande rien n'a rien !

AVIS AUX PERSONNES QUI SE RENDENT EN EUROPE — La Compagnie Transatlantique Française se propose de faire subir une modification importante à la route que suivent ses steamers. Au lieu de faire directement le voyage de France aux Etats-Unis, les paquebots s'arrêteront à Plymouth, en se rendant du Havre à New-York, pour y prendre des passagers ; au retour vers le Havre, ils feront escale à Queenstown (Irlande).

La Compagnie vient de réduire ses prix de pas age qui sont maintenant fixés à cent dollars pour la 1re cabine et soixant-cinq dollars pour la 2me cabine.

Le rapport du Ministre de l'Agriculture qui a été soumis au Sénat constate que le nombre des émigrants qui se sont établis en Canada pendant l'année 1874, a été de 39,373. Voici le tableau comparé de l'immigration fédérale pour les quatre dernières années :

1871.....	27,773
1872.....	36,578
1873.....	50,050
1874.....	39,373

Le chiffre des émigrants qui ont traversé le Canada pour se rendre aux Etats-Unis, en 1874, est de 40,649. En 1873, il avait été de 40,059.

Le rapport annonce que 1,350 Mennonites de la Russie Méridionale se sont établis à Manitoba.

Les dépenses du Département pour l'immigration sont de \$281,413.

Après neuf mois seulement d'opération, la manufacture de coton d'Hochelaga a donné un dividende de quatre pour cent pour le premier semestre de l'année, finissant le 1er janvier 1874, et de payer sur les versements au fonds capital faits avant le 1er juillet dernier, un intérêt de sept pour cent.

Les profits réalisés sur un capital de \$450,000, ont été de 15 pour cent, depuis le commencement des travaux. MM. Victor Hudon, J. F. Sincennes, H. Cotté, Jacques Grenier et Geo. H. Nye, ont été élus directeurs de cet important établissement pour l'année courante, le 27 février dernier, à la dernière assemblée annuelle de la Compagnie.

Les affaires du Bureau des Patentes, à Ottawa, ne laissent pas de marquer chaque année un nouveau progrès.

En 1874, il a été accordé 1,249 brevets d'invention. Voici la manière dont ils se répartissent, d'après la nationalité :

Canadiens.....	528
Américains.....	665
Anglais.....	43
Français.....	3
Allemands.....	2
Autrichiens.....	2
Italiens.....	1
Suisses.....	1
Chiliens.....	1

Pendant la semaine finissant le 20 février dernier, il a été distribué par le bureau de poste de Montréal au-delà de 16,635 lettres. Le double de ce qu'on avait coutume de distribuer avant le système des facteurs portant à domicile.

A ce propos, un détail qui montrera les progrès des communications postales et le rôle de

la presse aux Etats-Unis. En 1852, la poste recevait annuellement 60 millions de lettres et 58 millions de journaux. En 1870, le nombre des lettres atteignait 554 millions, tandis que celui des journaux et revues était de 470 millions. Les lettres représentaient un poids total de 8,500 tonnes, pour lesquelles le gouvernement avait 18 millions de dollars; quant aux journaux, ils pesaient 45,650 tonnes et ne rapportaient qu'un peu plus d'un million.

« Compagnie Manufacturière et Industrielle de Soré », tel est le nom d'une nouvelle association au capital de \$300,000, divisé en \$15,000 actions de \$20 chacune, payables en six ans et huit mois, et par versements mensuels de trente sous, qui vient de se former parmi les principaux habitants de la ville de Soré. L'hon. Juge Loranger est à la tête de cette Compagnie.

C'est par l'établissement d'une manufacture de chaussures que la Compagnie va commencer ses opérations. La modicité du prix de l'émission des actions, les facilités extrêmes de paiement, permettront à tous de s'associer plus ou moins aux travaux de cette association, dont l'avenir ne peut être douteux.

LA PHTHISIE ET LE MAÏS

M. Emile de Tarade, l'éminent professeur de physiologie comparée, a adressé à un journal médical la correspondance suivante :

« La phthisie pulmonaire est, hélas ! si commune dans nos climats, que généralement, sur six ou sept décès, il y en a au moins un amené par cette cruelle maladie, et, ce qu'il y a de fâcheux, c'est que les malades et ceux qui les entourent, se font ordinairement illusion sur leur position. « C'est un rhume, dit-on... il faut prendre quelque tisane adoucissante... Oh ! ce malheureux rhume est bien long à se guérir... » Puis bientôt l'illusion devient impossible, et ce n'est que quand il est trop tard qu'enfin la triste vérité vient à être connue.

« Or, on croit partout qu'à cette affreuse maladie, il n'est pas de remède. L'iode, l'huile de foie de morue, ne sont que des palliatifs bien impuissants. Eh bien ! le remède certain, remède des plus agréables, c'est la farine de maïs de bonne qualité, employée en bouillie. L'usage assidu et prolongé de cet excellent aliment, amène *infailliblement* la guérison, quand toutefois la maladie n'est pas arrivée au dernier degré.

« Mais, diront quelques praticiens, comment voulez-vous que cet aliment agisse pour amener la guérison ? A cela je réponds humblement : je n'en sais rien. Dieu seul sait comment cet aliment peut dissoudre les tubercules qui se forment dans les tissus du poumon, et comment il fait cicatrifier la plaie que ces tubercules occupent. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai pour preuves de magnifiques résultats, acquis par une longue expérience (l'expérience, contre laquelle la théorie vient se briser si souvent !) Oui, je pourrais, au besoin, citer les noms des personnes que l'usage de cet excellent aliment a rétablies, et qui en signeraient la déclaration *des deux mains*, tant elles se trouvent heureuses de leur guérison. Qu'on me dise, d'ailleurs, comment agit le sulfate de quinine contre la fièvre, et même ce que c'est que la fièvre.

« Donc tant que la maladie n'est pas arrivée au dernier point, tant que le poumon n'est pas dans un état complet de désorganisation, il ne faut pas hésiter à faire usage de ce moyen de guérison, qui, je le répète, est des plus agréables ; mais il n'agit qu'à la longue, puisque c'est un aliment.

« Dans le midi de la France, en Franche-Comté, en Italie, en Espagne, où l'emploi du maïs est si commun, la phthisie pulmonaire est presque inconnue. Il en est de même du Mexique, à ce que m'ont assuré plusieurs officiers mexicains, internés à

Tours. Le maïs ne jouerait-il pas, dans ces différents pays, un rôle éminemment préservateur ?

« Dès qu'on s'aperçoit qu'un rhume, ou ce que l'on croit tel, devient opiniâtre et de mauvaise nature, il ne faut pas chercher à se faire illusion, mais au contraire, se bien renseigner sur sa position ; ce qui est facile par l'auscultation. Pour peu que les poumons soient dans leur état normal, il faut aussitôt faire sa *principale nourriture* de farine de maïs, en bouillie, avec moitié lait et moitié eau.

« On peut manger de toute autre chose, en évitant seulement les aliments échauffants, les épices, le café, le vin pur, les liqueurs ; mais, je le répète, il faut faire du maïs son aliment principal, et en manger trois fois par jour, au moins pendant deux ou trois mois.

« On ne tarde pas à s'apercevoir des bienfaits d'une telle alimentation.

« On fait la bouillie légère : trop épaisse, elle pourrait fatiguer l'estomac, et devenir indigeste pour quelques personnes. La préparation en est simple et ne demande que quelques soins. Elle se fait comme la bouillie ordinaire ; on la remue sur un feu doux, jusqu'à ce qu'elle bouille. On couvre alors le feu avec un peu de cendres. On cesse de remuer, on laisse cuire la bouillie pendant huit ou dix minutes ; on la retire alors du feu et l'on y ajoute un peu de sucre ou de sel. Si l'on ne pouvait faire usage de lait, on préparerait la bouillie avec du bouillon, ou avec de l'eau et du beurre ; mais le lait est préférable.

« L'essentiel est de faire usage de farine de maïs de bonne qualité. »

VARIÉTÉS

Echo.—Nymphes à répétition et que chacun paye à son tour.

Ephores.—Magistrats de Lacédémone qu'il faut éviter, de crainte des hernies.

Elan.—Quadrupède qui recule pour mieux sauter.

Epi.—Se dit des blés qui montent en épi pour observer les actions d'autrui.

Etant.—Participe du verbe *Etre* et des pieds d'eau.

Etau.—A l'aide d'étaux, le serrurier serre le fer et le boucher sa pratique.

Echelle.—Divisions tracées sur le thermomètre pour aider le mercure à monter et à descendre.

Echiquier.—Table divisée en 64 carrés, couverts de dames, et dont certains Anglais sont les membres.

Les petits côtés du cœur humain :

X... est un garçon d'esprit qui a beaucoup de relations. Il a cette originalité qui le distingue de bien des gens, c'est qu'il est impossible de lui faire accepter une invitation à dîner ou à déjeuner en ville.

On lui en demandait le pourquoi.

Il répondit gravement :

—C'est que j'aime beaucoup les radis.

—Et quel rapport cela a-t-il ?...

C'est bien simple. Chez moi, j'ai trempé mes radis dans la salière. C'est une mauvaise habitude, soit ; mais je les trouve meilleurs ainsi, et comme je suis obligé de les saler sur mon assiette, quand je dîne en ville, je ne dîne que chez moi !

Un amateur de pêche rencontre un ami, auquel il pose la question suivante :

—Sais-tu pourquoi les sœurs ne prennent jamais de poisson au filet ?

—Ma foi, non.

—Eh bien ! c'est parce qu'ils n'en tendent pas !

L'ami court encore.

NOS GRAVURES

En Temps de Paix

Si, lorsque vous interrogez un médecin sur l'état des affaires, l'honnête praticien vous répond : Eh ! Eh ! ça va assez bien, la saison est bonne ! Cela signifie évidemment que tout le monde va mal et que la saison est abominable !

Il en est ainsi de tous les états : le négociant demande du vent là où l'agriculteur réclame la pluie, et le soldat désire une guerre au moment où l'industriel souhaite la paix. Comme dit le proverbe : Ici-bas le mal de l'un fait le bien de l'autre.

Notre gravure représente précisément les deux faces de cette espèce de fatalité, l'envers et l'endroit d'une même profession, contraste qui s'applique à toutes.

Dans cette maison paisible, près d'un établi solitaire où d'aimables pigeons viennent picorer le grain que leur jette la maîtresse de céans ; au milieu de cette paix dont le calme a endormi le robuste armurier, on devine que les temps sont changés.

L'année dernière la forge soufflait, les étaux, les limes grinçaient, pendant que les marteaux frappaient sur les enclumes sonores ; on chauffait, on fourbissait casques, épées, poignards, sabres et cuirasses ; les ordres du patron, les chants des ouvriers se mêlaient au bruit des outils, tout était mouvement et travail : on se battait à la frontière !

Aujourd'hui la paix est faite, et quelques vieux fusils viennent seuls, aux approches de la chasse, exposer leurs canons rouillés aux feux à demi-éteints de l'atelier. Le chat lui-même, ronronne près d'un sabre de cuirassier, et le patron, en son sommeil, rêve sans doute à des batailles futures, qui lui permettront d'acheter la modeste maison de campagne où il a résolu d'abriter sa vieillesse et de reposer ses bras fatigués.

Aigles disputant leur Proie

Bien loin des gras pâturages de la plaine, bien au-dessus des vallées fertiles, sur les sommets presque inaccessibles des hautes montagnes de l'Europe, les pâtres conduisant leurs troupeaux, les touristes en excursion, les chasseurs, aperçoivent parfois par les temps clairs des troupes de Chamois broutant quelques mousses sur ces rocs escarpés. C'est surtout à l'époque où les femelles élèvent leurs petits que la famille entière séjourne sur les hauteurs.

Si, de là, ces animaux défilent la balle des chasseurs, ils sont exposés à un danger tout aussi terrible et fréquent, à l'attaque des rapaces, aigles et vautours.

Planant dans l'azur, le Grand Aigle, dit Aigle Royal, explore de ses yeux perçants les cimes des Alpes, et dès qu'il aperçoit un jeune chamois, il fond sur sa proie, qu'il enlève et transporte dans son aire entre ses serres puissantes.

Lorsque l'aigle est seul, les lamentations de la mère du chamois, deux ou trois touffes de poil, quelques taches de sang sur les rochers racontent aux solitudes la catastrophe. Mais assez souvent, deux aigles se rencontrent, convoitant la même proie, et alors c'est entre eux une lutte acharnée qui se termine toujours par la mort d'un des adversaires.

Notre gravure représente un de ces combats.

Tandis que les chamois paissent insoucieux et libres au milieu de la pure atmosphère des sommets, deux cris perçants ont retenti ; l'air d'ordinaire immobile, ondule et s'agite sous les secousses d'ailes qui, étendues, ne mesurent pas moins de trois mètres de longueur ; les chamois surpris par l'apparition de leurs ennemis, incapables de fuir ou de se cacher, assistent, témoins muets et terrifiés, aux phases d'un combat dont la vie de l'un d'eux sera fatalement le prix.

Les deux adversaires se sont abordés dans un choc terrible ; les ongles aigus et tranchants de leurs pieds robustes, s'enfoncent dans leurs chairs, le sang coule et rougit leur plumage, tandis que leurs yeux étincelants cherchent la place du cœur ou du foie pour y enfoncer, comme

la lame aiguë d'un poignard, leurs becs recourbés et tranchants. Les plumes volent et jonchent les rochers, les échos répètent les cris stridents jusqu'à ce que l'un des deux aigles, affaibli, exténué, tombe enfin mourant sur le sol. Le vainqueur a eu soin de ne point achever son ennemi. Pour que le triomphe soit complet, il faut que le vaincu, dans sa dernière convulsion, puisse voir son rival s'élever avec la proie conquise, et se perdre dans les profondeurs du ciel.

Hugo Van Der Goes

Frappé dans ce qu'il avait de plus cher — il a perdu coup sur coup sa femme, ses deux fils et sa fille — Hugo Van Der Goes, désabusé du monde et voulant consacrer au service de Dieu les restes d'une vie d'épreuves et de douleurs, est entré dans un monastère.

Il a cru trouver dans la contemplation et la prière, le repos et la paix de l'âme, mais hélas ! l'esprit n'a pu résister aux violentes secousses du passé, et des hallucinations terribles s'emparent quelquefois du novice.

Ses supérieurs ont remarqué cependant que la musique et les chants avaient le pouvoir de calmer ses fureurs et de dissiper peu à peu les fantômes de son imagination. Sa cure n'est point désespérée, et, Dieu aidant, on guérira le malade.

Notre gravure nous fait assister à une de ces expériences où la folie cède peu à peu à la raison.

Dans une des salles du cloître, assis dans le fauteuil du Prieur, Hugo, les traits contractés, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, les mains crispées, éprouve un de ces accès ordinaires. Il défie les fantômes, adresse à des êtres imaginaires, tantôt des supplications, tantôt des injures. Au fort de la crise, le Prieur qui en observe la marche, commande du geste aux musiciens et aux choristes.

A peine les voix cristallines des enfants de chœur ont-elles entonné l'hymne sacrée, dès les premiers accords de la harpe et de la guitare, le visage du jeune frère change et s'adoucit ; l'expression d'indicible terreur disparaît, les muscles se détendent, le regard perd sa fixité, les idées se classent, à l'avant-dernier verset, la raison est revenue à travers une chaude pluie de larmes.

Les quatre groupes qui forment cette scène sont ravissants de naturel. Dans le fond de la salle, deux frères debout, et un troisième assis près du frère, suivent d'un air ému les progrès de la crise ; à l'autre extrémité, les musiciens, engagés sans doute pour la circonstance, pincen les cordes de leur instrument, avec cette indifférence nonchalante que donne l'habitude du métier ; les choristes, eux, attentifs aux signes du Prieur, chantent *largo* et *piano* ou *crescendo* et *allegro*, suivant les indications, sans même regarder le malade, tant ils craignent de fausser le ton ou de rompre la mesure.

Au premier plan, Hugo qui reprend possession de lui-même et semble sortir d'un rêve, pendant que le Prieur règle le diapason sur l'aspect de la physionomie du pauvre frère.

Par degrés les chants faiblissent, diminuent, vont s'éteignant, puis cessent tout à fait. Chanteurs, musiciens disparaissent, et Hugo Van Der Goes se retrouve tranquillement assis sous la voûte du cloître, entouré des visages souriants des moines ses frères.

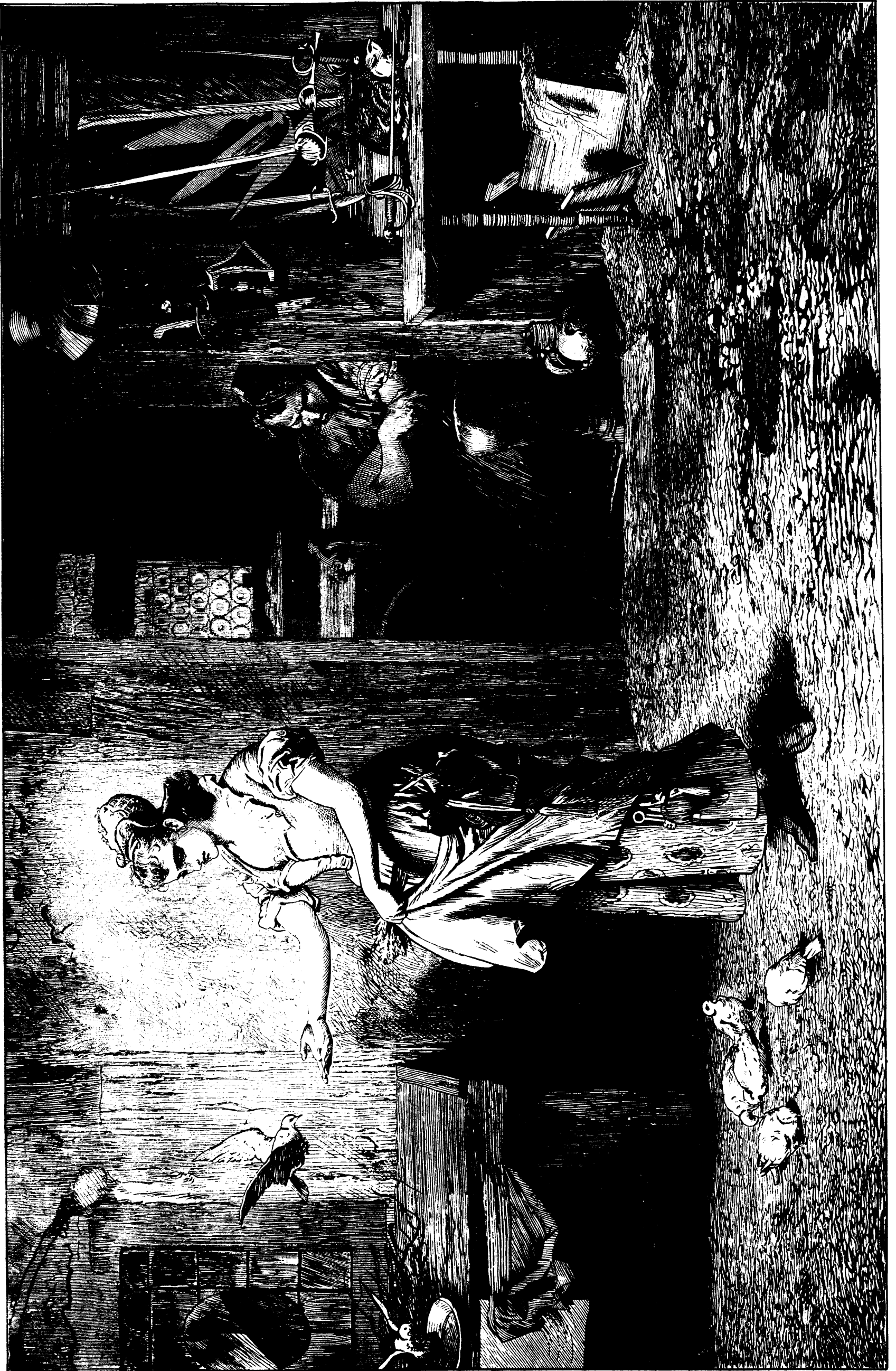
A. ACHINTRE.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladie de bronches, maux de Gorge et Consommation, produisent toujours l'effet désiré — Le fond et cie. 25 cents la boîte.



HUGO VAN DER GOES





EN TEMPS DE PAIX

PETITE REVUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paillettes d'or, Cueillettes de Petits Conseils, pour la sanctification et le bonheur de la vie. Publication Périodique. Première série. Recueil des années 1868, 69-70, approuvé par S. G. Mgr. de Montréal, S. G. Mgr. le Cardinal Archevêque de Chambéry, S. G. Mgr. l'Archevêque d'Aix et S. G. Mgr. l'Archevêque de Milan. 1 vol. in-18, de 144 pages. . . . 13 cts. J. B. Rolland et fils, Libraires Editeurs.

Ce sont des conseils sur la direction de la vie, sur l'emploi des facultés de l'âme ou de l'esprit, des anecdotes intéressantes, des pensées délicates et choisies sur des sujets pieux ou mondains; comme le dit le titre des « Paillettes d'or, » ramassées sur toutes bonnes terres, triées avec soin et étalées avec goût. Vingt-deux éditions déjà, publiées en France, nous dispensent d'ajouter que la faveur publique métamorphosera les « Paillettes d'or » en pépites d'argent.

La librairie Rolland a aussi édité le « Mois de St Joseph, » recueil de méditations, de 270 pages, et précédé d'une approbation de Sa Grandeur Mgr. de Montréal.

Le Naturaliste Canadien.—Cette revue mensuelle dont voici le sommaire :

Si nous étions ministre? ministre de l'Agriculture.
Education.
Faune Canadienne—Les Reptiles (suite).
Microlepidoptères.
Ichneumonides de Québec (suite).
Les Lis.
La Mégachille guenille.
Bibliographie
Rapport du ministre de l'Agriculture pour 1874.
Géologie.

continue ses intéressantes publications sur la Flore et la Faune du Canada. Les monographies Ichneumonides de la Puissance ne l'empêchent point de s'occuper parfois fort heureusement de sujets touchant l'agriculture et à ses progrès. Par exemple, voici sur la nécessité d'un musée agricole pour notre province, des réflexions qui ne pourront manquer d'avoir un écho en haut lieu, espérons-le :

On autorisa, il y a 5 à 6 ans, le secrétaire du Conseil à visiter les musées agricoles des États-Unis, et à faire rapport. M. Leclerc s'acquitta de sa tâche avec complaisance, il soumit au Conseil le résultat de ses observations sur tout ce qu'il avait vu; et c'en fut assez. Prit-on les moyens de fonder un tel musée? On n'y songea même pas, pensons-nous. La promenade était faite, le rapport soumis, les dépenses payées; on ne voulait rien de plus!

Mais pourquoi avoir abandonné ce projet de fonder un musée agricole? La nécessité s'en fait de plus en plus sentir, et la Province est certainement en état aujourd'hui de le commencer.

Les musées agricoles, ou du moins attachés aux Ministères de l'Agriculture, sont non-seulement des salles où l'on tient constamment exposés, pour l'inspection des cultivateurs, les machines et instruments perfectionnés les plus recommandables, des échantillons des grains et produits des meilleures espèces, les matières brutes et travaillées qui sont l'objet de la culture; mais encore les oiseaux insectivores, pour faire connaître à l'homme des champs ses auxiliaires les plus effectifs; les insectes nuisibles, pour qu'il puisse distinguer et combattre efficacement ces redoutables ennemis, qui le soumettent chaque année à une rançon si considérable et font périr parfois ses récoltes entièrement, etc., etc.

Il y a plus; ces musées, par l'étalage constant qu'ils offrent des productions naturelles du pays, en outre du témoignage qu'ils rendent au visiteur des richesses naturelles de la contrée et des ressources qu'elles peuvent offrir à l'exploitation, servent encore à démontrer le degré de civilisation qu'on a atteint, et deviennent pour les savants des sanctuaires où ils vont poursuivre leurs recherches et déposer les trophées de leurs victoires sur l'inconnu.

L'Union Médicale du Canada donne pour le mois de février un numéro comprenant

entre plusieurs travaux originaux, les suivants :

De la nature du Virus Variolique, par le Dr. J. A. Crevier.

Vaccination.—Lettre au Dr. Coderre; Dr. A. Dagenais.

Lettres au Dr. Larocque; Dr. J. Gagnon; Dr. V. de Laurin; Dr. J. M. Desroches.

Le compte-rendu d'une lecture de Charles West, sur les maladies de l'enfance, par M. Geo. Grenier.

Une revue fort intéressante, pourrie de faits, d'extraits sur le traitement d'un grand nombre de maladies ou d'opérations, des notes de thérapeutique, un article de médecine légale, etc., etc.

Dans le bulletin consacré aux nouvelles médicales, nous lisons: « qu'à Sorel, le 24 janvier, les médecins de la ville se sont réunis sous la présidence de M. le Dr. Provost. Ils ont décidé de former une association médicale composée des médecins du district de Richelieu et de ceux des comtés environnants qui voudront s'adjoindre à eux. Cette association est formée dans le but d'instruction mutuelle et de protection de la profession médicale contre les abus dont elle a à se plaindre. M. le Dr. Sylvestre est nommé secrétaire *pro-tempore* de la nouvelle Société.

« Que le Dr. A. Dagenais a été chargé de donner le cours d'Obstétrique à l'école de Médecine de Montréal.

« Que A. B. Larocque, officier de santé de cette ville, a été élu membre de l'Association Américaine d'Hygiène publique. »

Ce qui constitue un des grands avantages de cette revue, c'est que les articles sont écrits et présentés avec une telle simplicité que les personnes du monde peuvent lire avec fruit, sans être sans cesse arrêtées par les mots scientifiques, les matières intéressantes de la *Revue*.

Ce numéro contient un article très-bien pensé sur les examens à exiger des élèves en pharmacie, et sur les privilèges à leur accorder une fois admis à la profession.

Statistiques Vitales des Catholiques de Montréal pour l'année 1874. Quelques lignes seulement et quelques chiffres, mais quelle éloquence dans cette concision arithmétique!

Nous laissons la parole à l'auteur, M. A. Choquet, secrétaire-trésorier de la Fabrique de Notre-Dame :

Cette compilation est un relevé fidèle du livre des inhumations que tient la Fabrique de Notre-Dame pour toute l'ancienne Paroisse de Montréal, et qui sert en même temps à la rédaction des actes de Sépultures et aux rapports hebdomadaires qu'elle fournit à la Corporation de la cité de Montréal.

Afin de le rendre plus utile et plus complet, ce travail a été divisé en cinq tableaux, comprenant chacun une liste des maladies dominantes indiquant, en même temps, le nombre, le sexe, l'âge et la résidence des personnes décédées.

En jetant un coup-d'œil sur ces tableaux l'on verra que le nombre de décès

Durant l'hiver a été de.....	1259
“ le printemps “.....	1428
“ l'été “.....	1899
“ l'automne “.....	1444

Quant aux maladies, la débilité chez les enfants, la variole, phthisie, bronchite et méningite, sont celles qui ont fait le plus de victimes durant les trois premiers mois de l'année.

La Revue Canadienne, depuis sa nouvelle rédaction, offre des sommaires qui sont de véritables menus pour les gourmets littéraires.

Qu'on en juge :

- I.—Fatalité. Talma.
- II.—La Fiancée du Rebelle. Joseph Marquette.
- III.—Lettres de la Mère Marie de Ste. Hélène. L'Abbé Verreau.
- IV.—L'Amérique avant Christophe Colomb. Oscar Dunn.
- V.—Les Canadiens de l'Ouest. Joseph Tassé.
- VI.—Le Bas S. Maurice. Benjamin Sulte.
- VII.—Origine des Acadiens. Pascal Poirier.
- VIII.—Chronique du mois. A. Gélinas.

La Foi, l'Espérance et la Charité, romance.

Paroles de L. H. Fréchette. Musique de M. Napoléon Crépault. Editeur, A. Lavigne, 11, rue St. Jean, Québec.

La musique et les paroles sont charmantes; les unes font valoir l'autre. Le malheur est que nous ne puissions exprimer le rythme et la mélodie ainsi que nous le pouvons pour les paroles.

La dernière strophe parlera pour les trois autres :

Ange envoyé du ciel pour calmer la souffrance,
La femme, c'est la foi qui charme nos douleurs!
La femme, c'est l'espoir qui soutient l'existence!
La femme, c'est l'amour qui dore nos malheurs!
Souvent un cœur blasé qu'un suicide réclame,
Quand il voit tout s'éteindre en soi,
Trouve dans le cœur d'une femme,
L'amour, l'espérance et la foi!

Les amateurs de musique et les nombreux amis de M. C. Lavallée, apprendront avec plaisir que ce jeune artiste canadien vient de faire éditer, à Paris, quatre compositions différentes: « Etude de Concert, » « Souvenir de Tolède, » « Mazurka de Salon, » et une « Grande Marche de Concert. »

Tous ceux qui s'intéressent au succès de ce compositeur, liront volontiers la lettre qu'un des plus célèbres professeurs de Paris adressait à M. Calixte Lavallée, à l'occasion du premier de l'an :

Mon cher Lavallée,

Je vous remercie très-vordialement de vos bons souhaits, je les accepte comme venant d'un cœur sincère et dévoué. Je vous souhaite santé, bonheur et succès. Dieu vous donnera tout cela. Vous méritez réussir pour votre courage, votre amour de l'art et vos sentiments d'honneur. Quant au talent, chaque jour vous l'affinez davantage.

Votre professeur et ami,
(Signé)

MARTEL.

C'est au mois d'août prochain, nous dit-on, que M. Lavallée, riche d'études laborieusement faites, viendra s'établir à Montréal.

Il vient de paraître chez Hachette, éditeur, 10, boulevard Saint-Germain, à Paris, l'Histoire du costume en France, par M. J. Quicherat, l'aimable et savant directeur de l'école de Chartres. C'est un très-beau volume illustré qui va prendre place dans toutes les bibliothèques les plus sérieuses comme les plus féminines, car l'Histoire du costume en France intéressera bien certainement toutes les femmes élégantes et toutes les femmes qui marchent avec la mode et qui la devancent presque toujours.

Chaque costume révèle son époque et le progrès de l'industrie et de l'art fantaisiste.

Le jour où les Gaulois abandonnèrent les braies et la soie nationale pour revêtir la toge romaine, l'œuvre de Jules César fut réellement accomplie. Ces fiers guerriers, adoptant volontairement les usages et les costumes des vainqueurs, n'étaient plus seulement domptés, mais asservis, et le peuple gallo-romain était né.

M. Quicherat prouve que de trois temps les femmes furent filles d'Eve et aimèrent à se parer, car sous le bas Empire les élégantes du temps se livrèrent avec une sorte de frénésie aux jouissances du luxe et de la toilette.

A l'époque du moyen-âge, le costume se fait encore his'orien. Le chevalier bardé de fer, prêt à mourir pour son Dieu, son roi et sa dame; la châtelaine au pâle et fin visage encadré dans un voile de lin, comme une novice, ne personnifient-ils pas la pensée guerrière et religieuse qui domina la première partie de l'époque chevaleresque?

Dans la période plus rapprochée de nous et plus brillante du moyen-âge, l'idée mondaine reprend le dessus. La chasteté fait place à la coquetterie, les robes décol-

letées carrément montrent la poitrine sous la gaze d'or des gorgerettes, les longs cheveux tombent en nattes soyeuses sur les corselets garnis d'hermine, puis les cheveux s'épandent en liberté, et M. Quicherat arrive graduellement à l'Histoire du costume en France à la fin du dix-huitième siècle.

Depuis les modes étranges des Valois, y compris les somptuosités de la Renaissance, jusqu'aux excentricités de la Révolution et du Directoire; depuis le corsage d'Agnès Sorel, jusqu'aux volumineux paniers de la Régence, et le Hennin d'Isabeau de Bavière, jusqu'aux modes anglo-françaises de la fin du règne de Louis XVI, toutes les modifications de costume n'ont été que le reflet des mœurs et des tendances d'esprit de ceux et de celles qui les avaient adoptées.

Il est très-intéressant et très-curieux tout à la fois, lorsqu'on parcourt la partie littéraire, si bien traitée par M. Quicherat dans son livre, de voir apparaître, grâce aux illustrations, les personnages habillés selon la mode de chaque époque.

A. ACHINTRE.

NOUVELLES DIVERSES

La banque Stadacona est sur le point d'établir une succursale à la Rivière-du-Loup, en bas, et la banque Molson a ouvert une succursale et une banque d'épargne à Rimouski.

L'hiver, écrit-on du Nouveau-Brunswick, a été jusqu'ici si rigoureux qu'en bien des localités on a eu recours à des moyens extrêmes pour se chauffer. On nous dit qu'à Cocagne, Memramcook, etc., les clôtures ont été sacrifiées par quelques habitants, et à la Nouvelle-Ecosse, à Canning, on a été obligé de brûler les arbres fruitiers, tels que pommiers, etc.

Il est rumeur de construire une nouvelle basilique à Québec; l'on dit même que les plans sont déjà préparés.

Le supplément au dernier rapport annuel du département de la marine et des pêcheries nous montre que la puissance du Canada possède 6,783 vaisseaux de toutes sortes, ayant un tonnage de 1,073,018, et comprenant 205 navires; 557 barques; 66 bricks; 557 brigantines; 3,642 goélettes; 190 bateaux; 902 barges; 45 sloops; 1 yacht; 48 scows, et 560 steamers.

La Nouvelle-Ecosse en compte 2,803, avec un tonnage de 449,701

Q'bec, 1,842, avec un tonnage de 214,043.

Le Nouveau-Brunswick, 1,147 avec un tonnage de 227,850.

Ontario, 681, avec un tonnage de 89,111.

L'Ile du Prince-Edouard, 280, avec un tonnage de 38,918.

La Colombie, 30, avec un tonnage de 4,095.

On a résolu de former une bibliothèque dans la prison de Montréal pour l'usage des prisonniers.

ELECTIONS MUNICIPALES DE MONTRÉAL.—Maire' Dr. Hingston.

Quartier Centre, Echevin Holland, élu par acclamation.

Quartier Ouest, Echevin Childs, élu par acclamation.

Quartier Est, M. Duhamel.

“ Ste. Anne, Echevin, McCabridge.

“ St. Antoine, M. Foster.

“ St. Jacques, M. Grenier.

“ St. Laurent, M. McLaren.

“ St. Louis, M. Brunet.

“ Ste. Marie, M. Roy.

On sait que Sa Sainteté le Pape vient d'élever à la dignité archiepiscopale les quatre évêques de Boston, Philadelphie, Milwaukee et Santa-Fé.

Voici quelques renseignements biographiques sommaires que nos lecteurs liront avec intérêt :

“ Les évêques qui ont été promus sont les suivants :

“ Le Très-Rév. Jean-Joseph Williams, D. D. quatrième évêque de Boston, a été consacré le 11 mars 1865. Le diocèse de Boston a été établi en 1808. Tous les catholiques du diocèse, prêtres et fidèles, ont ressenti une joie profonde du grand honneur qui a été fait à leur évêque; car dans tous les Etats-Unis, il n'y a pas un évêque qui soit plus aimé que lui.

Il est éminemment doué par la nature, pour guider sagement, pour juger sans passion et pour prendre soin des hauts intérêts qui appartiennent à la hiérarchie. L'archevêque Williams est né à Boston, et est dans sa 53e année.

« Le Très-Rév. James-Frédéric Wood, D. D., cinquième évêque de Philadelphie, a été consacré en 1857 et prit possession de son diocèse en 1860. Le diocèse de Philadelphie a été établi en 1809. L'archevêque Wood est natif de Philadelphie, et s'est converti à la foi dans sa jeunesse. Il a aujourd'hui 62 ans.

« Le Très-Rév. J. M. Henri, D. D., premier évêque de Milwaukee, a été consacré le 19 mars 1844, l'année même que le diocèse a été établi.

« Le Très-Rév. J. B. Lamy, D. D., premier évêque du diocèse de Santa-Fé, a été consacré le 24 novembre 1850. Le diocèse est très-grand, comprenant le territoire du Nouveau-Mexique, avec une population catholique de 90,000 Mexicains, 8,000 indiens et 1,000 Américains.

« Pour donner une idée du rapide développement du catholicisme en Amérique, nous prendrons pour exemple le diocèse de la Nouvelle-Angleterre. En 1825, il y a juste 50 ans, quand l'évêque Tenwick arriva à Boston, il y avait :

Un prêtre dans le Massachusetts.

Un prêtre dans le New-Hampshire.

Un prêtre dans le Maine.

« Huit églises, grandes tout au plus comme des chapelles, et c'est tout ce qu'il y avait dans la Nouvelle-Angleterre. Aujourd'hui il y a un archevêque et six évêques, 441 prêtres, 432 églises et presque un million de catholiques. »

M. Joseph Tassé, du Département de la Milice, a été nommé Président de la Société Saint Jean-Baptiste d'Ottawa.

MANITOBA.—L'élargissement de M. Nault a été obtenu comme suit, suivant le *Nouvel-Monde* :

Le 14 février, M. Dubuc fit motion devant la cour du banc de la reine, qu'André Nault fut admis à caution. M. Walker y consentit au nom de la couronne. M. Nault fut amené en cour, et le juge Wood dit « que bien que l'accusation sous le coup de laquelle le prisonnier était, fut pour un meurtre cruel, considérant ce qui venait de se passer à Ottawa touchant l'amnistie, la cour acceptait sa caution pour assurer sa comparution au prochain terme. »

Le montant du cautionnement est de huit mille piastres.

WINNIPEG.—M. John Lyons, de Mapleton, vient de mourir à l'âge de 109 ans. Le défunt se rappelait le temps où les buffles venaient s'abreuver à Rivière-Rouge, près de Fort Garry.

La Compagnie du Grand-Tronc vient d'émettre pour £600,000 sterling d'actions portant 5 par 100 d'intérêt, à 90, donnant un escompte de 2 par 100 pour paiement immédiat de tout le montant souscrit. Cet emprunt a pour but de pourvoir la Compagnie de tout le matériel roulant nécessaire à son exploitation.

Le *Constitutionnel* des Trois-Rivières nous donne sur la pêche d'hiver, d'ordinaire si abondante en ces parages, les détails suivants :

La pêche de cet hiver ne ressemble pas à celle des hivers précédents. La petite morue, qui avait coutume d'être la manne du Cap de la Magdeleine, n'est presque pas venue dans le St. Maurice. Contrairement à l'usage et à la tradition, c'est aux Grondines qu'on en a pris en plus grande quantité. Après les Grondines, c'est la paroisse de Batiscan qui a été la plus favorisée; aux dernières nouvelles cette paroisse avait exporté du petit poisson pour plus de \$4,000. Champlain venait ensuite, et le Cap n'est qu'en dernier lieu cette année. En revanche les pêcheurs de la rive sud ont, paraît-il, un hiver exceptionnellement abondant; le fleuve est garni de rets depuis Gentilly jusqu'à St. Grégoire. On nous rapporte même qu'un pêcheur de St. Angèle, en trois coups de rets, a pris 1,500 dorés.

LES CHARMEURS DE SERPENTS DANS L'INDE

Quelques savants considèrent aujourd'hui comme probable qu'à une époque reculée toute la partie méridionale du continent asiatique a dû être habitée par une race noire, sauvage, de petite taille, et offrant une certaine analogie avec la race africaine sans cependant s'y rattacher directement. Ces peuples noirs ont disparu complètement sous l'influence des invasions de races blanche et jaune, aryenne et touranienne, venues des régions

centrales et septentrionales de l'Asie. L'absorption de ces races inférieures a été si complète, que ce n'est qu'à force de recherches que les anthropologistes modernes ont pu constater leur existence sur quelques points isolés de l'Inde et de l'Indo-Chine; et ces découvertes pourraient elles-mêmes être encore plus contestées qu'elles ne le sont, si ces peuples n'avaient laissé une trace qui paraît caractéristique de leur passage dans une antiquité des plus reculées.

On croit en effet que la première religion de ces aborigènes de l'Asie méridionale a été le culte du serpent; et comme ce culte se retrouve à la base de toutes les religions qui ont une origine asiatique, on est porté à en conclure sans trop de témérité que ces peuples ont dû se trouver, à un moment, répandus en nombre considérable dans les pays où se sont développées ces diverses religions.

Aujourd'hui le culte du serpent n'est plus pratiqué que par les sauvages Nagas des montagnes de l'Assam et par les nègres de la Haute-Guinée. Mais il en est resté dans l'Inde même de nombreux souvenirs.

C'est ainsi qu'une des fêtes les plus populaires parmi les Hindous brahmaniques est encore la fête des Serpents, ou *Naga Panchami*. Ce jour est consacré à faire des offrandes aux serpents, à se les rendre favorables par des prières, à s'assurer leur protection contre les piqûres mortelles.

Sur une des places principales de la ville sont rangés deux ou trois cents *sâpwallahs* ou charmeurs de serpents, ayant chacun devant soi une corbeille contenant une vingtaine de cobras; les pieux Hindous leur apportent des jattes de lait de buffle, dont ces reptiles sont très-friands. Bientôt chaque jatte est entourée d'un cercle de crobas qui, la tête plongée dans le liquide, restent dans un état de parfaite immobilité; de temps en temps, le *sâpwallah* en retire une pour faire place à une autre, et il est curieux de voir la fureur de l'animal dépossédé, qui se dresse, gonfle son capuchon et frappe tout ce qui l'entoure. Le cercle des charmeurs est environné d'une foule de curieux; ces reptiles, ces hommes demi-nus ou couverts d'oripeaux de couleur, qui manient les reptiles sans la moindre crainte, sont vraiment d'un effet très-originaux. Ce singulier manège dure toute la journée, et deux ou trois mille cobras sont amplement repues de lait; le lendemain matin, les charmeurs quittent la ville et lâchent charitativement leur collection de serpents dans la jungle.

Ces charmeurs sont un des types les plus curieux de l'Inde; ils forment une caste à part, considérée comme impure par les brahmanes, et qui se recrute spécialement parmi les représentants actuels des anciens aborigènes. Les procédés qu'ils emploient pour charmer les reptiles remontent à la plus haute antiquité, peut-être à une époque où leurs ancêtres étaient les prêtres du culte national.

Le serpent qui se prête le plus facilement à leurs tours est précisément le serpent sacré par excellence, le grand *naga*, mieux connu sous son surnom portugais de *cobra capello*. Ce serpent est peut-être le plus redoutable des reptiles; sa piqûre foudroie en quelques minutes un enfant, et en une heure l'homme et les plus grands quadrupèdes.

Long d'un à deux mètres, il est muni de chaque côté de la tête d'une membrane mobile qu'il a la faculté de déployer lorsqu'il est irrité ou charmé, et sur laquelle sont dessinés deux cercles reliés entre eux à peu près comme un lorgnon; d'où le nom de serpent à lunettes qui est donné parfois au reptile.

Les charmeurs prennent les cobras, leur enlèvent les crochets à venin et les habituent à se dresser et à se balancer au son

de la flûte. Pour faire croire à l'existence d'un danger que leurs sortilèges suffisent à surmonter, ils ont soin cependant de laisser aux serpents les dents qui accompagnent les crochets, et qui ne produisent qu'une piqûre sans conséquence.

Mais c'est surtout dans la capture de ces reptiles que ces gens déploient une adresse vraiment surprenante.

« Me trouvant à Singor, dans l'Inde centrale, en 1867, dit M. Rousselot, je reçus la visite des deux *sâpwallahs* faisant le commerce des reptiles. Ne voyant pas de *cobra* dans leur collection, qui était du reste fort complète, je leur en fis la remarque. « A quoi bon nous encombrer, me répondirent-ils, d'un serpent que nous pouvons nous procurer dès qu'on nous le demande? En désirez-vous un? La cour même de votre bungalow va nous le fournir. »

« Ma curiosité était piquée, et je les mis au défi de me trouver un serpent dans un espace de temps aussi court qu'ils paraissaient le supposer. Aussitôt l'un des *sâpwallahs* se dépouille de ses vêtements, à l'exception du *langouti*, et, saisissant son *toumril* (flûte des charmeurs), il m'invite à le suivre. Arrivé derrière le bungalow, où s'étend un terrain couvert de ronces et de pierres, il embouche son instrument et lui fait rendre des sons perçants entrecoupés de modulations plus douces; le corps tendu en avant, il scrute chaque herbe, chaque buisson. Au bout d'un instant il m'indique un point du regard; j'y porte les yeux et je vois une tête de serpent sortir de dessous une pierre. Rapide comme l'éclair, le charmeur laisse tomber son instrument, et, saisissant avec une incroyable adresse le reptile, le lance en l'air, et le saisit par la queue au moment où il retombe à terre. Après l'examen, il se trouve n'être qu'une inoffensive couleuvre. Le *sâpwallah* continue sa recherche; bientôt même mimique: en moins d'une seconde, le *toumril* tombe, le reptile vole en l'air, retombe, et, avec un flegme triomphant, l'Indien me présente par la queue une effrayante cobra noire de plus d'un mètre de long. Le hideux reptile se débat; mais, d'un mouvement rapide, le charmeur lui saisit le derrière de la tête, et, ouvrant la gueule, me montre ces terribles crochets qui distillent la mort. C'est une preuve qu'il n'y a pas eu supercherie, car les serpents que transportent les charmeurs sont toujours édentés. Prenant alors une petite pince, notre homme arrache avec soin chaque crochet, et met ainsi l'animal hors d'état de nuire. Cependant, soit accident, soit bravade, il s'est piqué légèrement et le sang coule sur un de ses doigts; sans s'émouvoir, il suce fortement la plaie et y applique une petite pierre noire poreuse qu'il m'offre comme un antidote sûr contre les morsures de cobra. Je lui en achetai un morceau; mais, après analyse, je découvris que cette pierre n'était qu'un os calciné, d'une texture très-fine.

« Parmi les tours que les charmeurs indiens exécutent avec des serpents, il en est un qui offre une ressemblance frappante avec le miracle de Moïse devant le Pharaon. Le jongleur, ne conservant pour tout vêtement que son *langouti*, choisit un serpent d'espèce inoffensive et le place ostensiblement dans un panier, qu'il recouvre d'une couverture. Il se relève en agitant les bras en l'air et en chantonnant quelques paroles cabalistiques que son compagnon accompagne sur un tambourin. Soudain il s'arme d'une baguette flexible, la fait tourner quelques instants autour de sa tête et la lance brusquement à nos pieds, où elle arrive sous la forme d'un serpent. Malgré l'attention la plus soutenue, il me fut impossible, à deux reprises différentes, de saisir le moment où la baguette est échangée comme le serpent. Le tour est si prestement fait que des gens crédules jureraient que la transformation a été véritable.

« Voici l'explication la plus plausible de ce tour. Le charmeur, faisant semblant de placer le serpent sous la couverture, le glisse dans les plis de son *langouti*, où le reptile, préalablement dressé, s'enroule et reste parfaitement immobile. Il ne s'agit plus alors que d'opérer sous les yeux du spectateur la substitution du serpent à la baguette. D'un seul geste, le jongleur doit rejeter en arrière la baguette que ramasse son compagnon, et envoyer en avant le reptile enroulé autour de ses reins. Ceci ne doit pas réclamer une adresse plus surprenante que celle que le *sâpwallah* déploie dans la chasse à la cobra, où il a à saisir, avec la promptitude de l'éclair, la tête du reptile, offrant une prise de quelques centimètres seulement en dehors de son trou. »

PROVERBES RUSSES

Où va l'aiguille le fil suit.

Jeux de chat, pleurs de souris.

Il est toujours fêta pour un paresseux.

En parlant peu, tu entendras davantage.

Douces paroles brisent quelquefois les os.

Mieux vaut être boiteux que toujours assis.

SEMAINE POLITIQUE

Parmi les diverses motions que le Parlement d'Ottawa a discutées, il en est une assez originale concernant un mode nouveau d'organisation du Sénat.

M. Mills, l'auteur de la motion, avait présenté sa mesure l'année dernière, mais la Chambre avait passé outre. Cette fois-ci, nos députés l'ont accueillie avec une faveur assez marquée, bien que la majorité en faveur du but à atteindre, n'ait été que de trois voix.

La mesure de M. Mills a pour but d'amender la constitution de telle sorte que le choix des sénateurs, au lieu d'être laissé à l'Exécutif, devienne le privilège des Législatures Locales ou, comme d'autres le demandent, du suffrage populaire.

Le principe seul de la motion a été admis; la mesure est encore à l'état de spéculation politique, mais la chose n'en paraît ni moins curieuse, ni moins possible.

Comme cette question reviendra sans doute sur le tapis, nous donnons comme mémoire à consulter, les noms des représentants qui ont voté dans l'un ou l'autre sens :

POUR LA MOTION : — MM. Archibald, Barron, Barthe, Béchard, Bernier, Blake, Bourassa, Bowman, Campbell, Carmichael, Cartwright, Casey, Cheval, Church, Cockburn, Coupal, Cushing, Dawson, D Cosmos, DeLormes, De St. Georges, Dymond, Fleming, Flynn, Fournier, Galbraith, Gibson, Gillies, Gordon, Hagar, Holton, Horton, Huntington, Irving, Jetté, Jodoin, Killam, Laflamme, Laird, Lajoie, Landerkin, Macdonell (Inverness), Macdougall, (Elgin), Mackenzie (Lambton), Mackenzie (Montreal), McLennan, McCraney, MacDougall (Renfrew), McIntyre, McIsaac, McKay (Colchester), Metcalf, Mills, Moss, Oliver, Patterson, Pelletier, Pouliot, Power, Pozer, Richard, Ross (Middlesex), Ross (P. E.), Ryan, Rymal, Schultz, Sriver, Shibley, Sinclair, Smith (Peel), Stirton, St. Jean, Taschereau, Tremblay, Trow, Yee, Young — Total : 77.

CONTRE LA MOTION : — MM. Appleby, Aylmer, Baby, Bertram, Biggar, Blain, Borden, Bowen, Brouse, Brown, Bunster, Burpee (St. Jean), Burpee (Sunbury), Cameron (Cardwell), Caron, Casgrain, Cauchon, Cimon, Coffin, Costigan, Currier, Desjardins, Domville, Farrow, Ferris, Fleisher, Forbes, Fraser, Gaudet, Gilmore, Goudge, Greenway, Hall, Harwood, Kirk, Lauthier, Little, MacMillan, Masson, McCallum, MacDonald (Cap Breton), McLeod, McQuade, Mitchell, Moffatt, Monteith, Mousseau,

Murray, Orton, Ouimet, Palmer, Perry, Pickard, Platt, Plumb, Ray, Robitaille, Roscoe, Ross (Dunham), Rouleau, Satchard, Skinner, Snider, Stephenson, Thibaudeau, Thompson, (Caribo), Thompson, (Haldimand), Thompson (Welland), Wallace (Albert), Wallace (Norfolk), White, Wood, Wright (Ottawa), Wright (Pontiac).—Total : 74.

Il y a eu aussi une motion, qui restera sans doute sur les ordres du jour, c'est celle de M. De Cosmos, représentant de la Colombie, et demandant l'établissement d'une cour de divorce pour la Puissance. On sait qu'elle est là-dessus la loi de l'Église. Aussi, S. G. Mgr. l'Archevêque de Québec, a adressé à ce propos à la presse une lettre, rappelant les décrets du Concile de Trente, ceux du Quatrième Concile Provincial de Québec (1-68) et l'allo.ution de Pie IX, du 22 septembre 1852.

Il serait donc difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver des juges de la Province de Québec à ce tribunal.

L'acte si important de la loi de faillite se discute en comité, et comme les amendements seront nombreux, il deviendrait inutile de donner en ce moment les dispositions du projet primitif.

Trois amendements sérieux au projet de loi concernant les contestations électorales, ont été présentés. Voici ceux proposés par le ministre de la Justice :

"1. Nulle instruction d'une pétition d'élection en vertu d'aucun des dits actes, non plus qu'aucune procédure en révision ou en appel découlant de cette instruction, ne sera commencée ou poursuivie durant aucune session du parlement ; et dans la computation de tout délai autorisé pour l'adoption des mesures ou de procédures à l'égard de telle instruction, de révision ou appel, ou pour le commencement de cette instruction en vertu de la section immédiatement suivante, le temps occupé par une session ne sera pas compté.

"2. Sauf les dispositions de la section immédiatement précédente, l'instruction de toute pétition d'élection sera commencée dans le délai de la date à laquelle cette pétition est déclarée en contestation liée, et sera poursuivie de jour en jour jusqu'à ce qu'elle soit terminée, à moins que les fins de la justice ne rendent nécessaire l'ajournement de la cause ; pourvu que dans tous les cas où cette période sera terminée avant la prorogation du parlement à la fin de la présente session, cette instruction pourra être commencée en tout temps dans les deux mois qui suivront cette prorogation."

Un troisième présenté par M. Cook, réduit à quatre jours, au lieu des huit accordés actuellement, le délai dans lequel le juge devra transmettre à l'Orateur des Communes son rapport de la cause.

Puisque nous sommes aux amendements, voici ceux que l'hon. D. A. McDonald, ministre des postes, vient de proposer, pour le service postal. Comme ils intéressent une nombreuse partie du public, nous les donnons :

"19. Toutes lettres expédiées par la poste à une distance quelconque en Canada, excepté dans les cas sur lesquels le présent acte statue d'une autre manière, seront assujéties à une taxe en forme de trois centins pour le poids d'une demi-once, toute fraction de cette quotité devant être taxée comme demi-once ; et cette taxe de trois centins sera payée à l'avance au moyen d'un timbre ou de timbres-poste lors du dépôt de la lettre à la poste, sans quoi cette lettre ne sera pas transmise par la poste."

"20. Sur tous les journaux et publications périodiques expédiés par la poste en Canada, sauf dans les cas ci-dessus expressément pourvus, et sur les livres, brochures, publications de circonstance, circulaires imprimées, prix courants, prospectus, manuscrits d'ouvrages et de journaux, épreuves d'imprimerie corrigées ou non, cartes, estampes, dessins, gravures, lithographies, photographies non exécutées, sur verre, et non mises dans des boîtes où il y a du verre, feuilles de musique imprimées ou écrites, documents totalement ou partiellement imprimés ou écrits, tels que titres, actes, polices d'assurance, rapports de milice ou d'école, ou autres documents de même nature, paquets de graines, boutures, racines bulbeuses, scions ou greffes, patrons ou échantillons de marchandises—la taxe sera d'un centin par quatre onces, ou par fraction de quatre onces ; Pourvu qu'il ne soit point envoyé ou mis dans ces journaux ou autres paquets ou choses mentionnées dans la présente section ou la section immédiatement précédente, aucune lettre ou autre correspondance destinée à tenir lieu de lettres, et qu'elles soient envoyés dans des enveloppes ouvertes par les bouts ou les côtés, ou empaquetés de telle autre manière qu'ils

puissent être examinés par les employés de la poste pour s'assurer que cette prescription est observée, et la taxe susdite devra être payée à l'avance au moyen de timbres-poste ou de bandes ou chemises timbrées, dans tous les cas où les articles ci-dessus mentionnés seront déposés à la poste en Canada."

En France, on s'occupe de la formation d'un nouveau ministère. M. Buffet, nommé président du Corps-Législatif, par une énorme majorité, a été chargé de constituer le cabinet. Des dissentiments survenus entre M. Dufaure et lui à la première heure, semblent disparaître aujourd'hui. Le télégraphe nous apprend que les négociations ont été reprises et qu'elles aboutiront sans doute.

Aux États-Unis rien d'important, si ce n'est malheureusement la continuation de la crise industrielle et financière qui paralyse les affaires, et occasionne la fermeture d'un grand nombre de fabriques.

A. ACHINTRE.

A TRAVERS LA PORTIÈRE DU WAGON

FRAGMENT

..... Les trois glaces de la portière du wagon sont abaissées. Sur les deux banquettes, de chaque côté, sont étalés deux messieurs endormis, dont les jambes allongées s'entrecroisent. L'un penche la tête sur sa poitrine, l'autre, au contraire, renverse son front en arrière. Ils font assez l'effet des supports d'un écusson. Entre les deux dormeurs passent, par la portière, les rangées d'arbres, les maisonnettes, les pièces de blé blondes, les près d'un vert légers, les collines sombrement brisées et pelées comme une vieille fourrure, les villas assises au fond d'une longue allée, les îles bordées de saules et de peupliers.

Les paysages fuient et changent de place ; les côteaux, rapiécetés de carrés de culture comme une vieille veste et arrondis comme un gros tuyau de gaz, s'abaissent pour laisser la place à une plaine plate parsemée de plumets noirs qui sont des arbres ; la plaine est remplacée par un cirque rocheux, où tourne la rivière reflétant l'ombre des bois ; les villages, avec leurs clochers et leurs lignes de toits, filent les uns après les autres. Le tunnel noir apporte son bruit de ferraille infernale et la lueur de la lampe encadrée dans le plafond du wagon ; le jour éclatant luit de nouveau, les arches des ponts font le cerceau de la rivière qui brille métallique, les jardinets, aux approches des petites villes, les fenêtres ouvertes, à travers lesquelles on aperçoit quelqu'un, les restaurants de la gare, les hangars des stations, arrivent tour à tour ; les deux supports de l'écusson lumineux où viennent se peindre le sinople, l'azur, le sable, l'argent du paysage, restent immobiles, l'un le nez dans sa cravate, l'autre le cou tendu à la façon d'un mouton. Ils dorment. Ni œil, ni oreille, ni pensée. Ils ne sentent pas l'entraînante trépidation de la voiture, ni le souffle pressant de la locomotive qui bat la charge, et donne l'impatience de dévorer encore et encore du terrain, de l'espace, des pays mouvants et renouvelés. Hommes sacs de nuit, qui ont des chiffres, des affaires, de la politique bouclés et fermés à clef dans leur cerceau à compartiments. Au lieu de se procurer cette jouissance, cette consolation, cet espoir : voir ! ils dorment et soufflent. Pourtant, si j'étais peintre, je me régalerai de faire un paysage ainsi encadré, entre deux députés, étalés pour dormir et étendant leurs ventres, après avoir succombé sur leur journal, car, avant de dormir, ils avaient lu le journal, ils s'étaient gonflés de politique et de cours à la bourse. Bonne digestion, ô sacs de nuit ! Je ne serai jamais aveugle qu'involontairement.

POESIE

LE VIN DU BON DIEU

Le vin vient de Dieu ; voyez sa lumière
Briller à travers le raisin vermeil ;
Quand vous y goûtez sur le bord du verre,
N'aspirez-vous pas les feux du soleil ?
—Tout en y goûtant reprenez l'ivresse ;
Le bord de la coupe offre la santé,
Mais le fond des pots cache la paresse
Et tous les enfants de l'oisiveté.
—Si vos chariots chargés de vendanges,
Sous un double poids font plier l'essieu,
Ne buvez pas tout : remplissez vos granges ;
Ne gaspillez pas le bien du bon Dieu !

LA MORT DE L'AIGLE

Lorsque l'aigle a fouetté les neiges éternelles,
Pour ses larves pommées il veut chercher plus d'air,
Et pour chasser l'éclat de ses énormes prunelles,
Un soleil plus prochain dans un azur plus clair.

Il s'élève : il aspire un torrent d'étincelles ;
Toujours plus haut, enfant son vol tranquille et fier,
Il monte, il monte avec la tempête et l'éclair,
Mais la foudre d'un coup a rompu ses deux ailes.

Avec un cri terrible il tournoie, emporté
Par le vent, et, crispé, buvant d'un trait sublime
La flamme avec la mort, il plonge dans l'abîme.

Heureux qui pour la gloire ou pour la liberté,
Ivre de son génie et tout chaud du tonnerre,
Meurt foudroyé, mais sans avoir touché la terre !

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.

LE MOT DE L'ENIGME

"Ce qu'il y a de plus digne
d'être montré aux hommes,
c'est une âme humaine."
"The one thing worth
showing to mankind is a human soul."
(BROWNING.)

XIV

(Suite)

—Eh ! oui !... Depuis un an, il me l'a dit lui-même, il n'avait pas touché une carte, sachant bien que, pour lui, ce simple contact est comme une étincelle qui allume l'incendie. Il s'était juré, non pas la modération, il en est incapable en tout, mais l'attention complète, et il se savait gré, il y a quelques jours encore, de la fidélité avec laquelle il avait tenu ce serment. Voilà qu'aujourd'hui il y manque, qui sait ce qui arrivera demain ?... Usez donc, je vous en conjure, de l'empire que vous possédez encore sur lui. Mettez en œuvre toutes les séductions dont vous êtes douée pour obtenir de Lorenzo sur ce point un nouveau bail de sagesse. C'est ici une rechute, soyez-en persuadée, et qui menace votre bonheur et le sien mille fois plus que ne feront jamais toutes les beautés passées, présentes ou futures.

Malgré tout ce qui me déplaisait toujours dans le langage de Lando, et même dans les expressions dont il venait de se servir pour me donner cet avis, je compris qu'il était dicté par un intérêt véritable, et j'en fus touchée. Mais je me sentais atteinte par une souffrance nouvelle, par une crainte inconnue jusque-là, absolument étrangère à toutes celles qu'avaient jamais traversé ma pensée. Était-ce là vivre ?... s'aimer ?... être heureux ?... Tout s'obscurcissait autour de moi, et la nuit semblait envahir jus qu'à mon âme elle-même.

Un temps qui me sembla interminable, s'écoula encore. Le concert était achevé, les salons devenaient vides, nous allions être les derniers. Je me levai avec une impatience que je ne pouvais plus maîtriser, et je me dirigeai une seconde fois vers le cabinet des joueurs.

Au moment où j'y mettais le pied, Lorenzo se levait enfin. Je vis un autre rouleau passer de sa main dans celle de mon nouvel adversaire, puis il vint vers moi avec son expression accoutumée.

Il était évident qu'il ne se doutait nullement de ma présence près de lui depuis plus d'une heure.

—Pardonnez-moi, me dit-il. Comment ! le concert est fini, et c'est vous qui venez me chercher ? c'est impardonnable.

Mais je n'avais aucune idée qu'on atteindrait la fin de cet interminable programme de si bonne heure.

—Mais il est plus de deux heures, lui dis-je.

Il jeta les yeux sur une pendule et eut l'air surpris.

Lando s'était empressé d'aller chercher mon manteau, et il me l'apporta en disant que notre voiture attendait. J'y montai avec Lorenzo, après avoir tendu la main à son cousin, plus amicalement que je ne l'avais fait encore.

Chemin faisant, et après un long silence, Lorenzo crut devoir m'expliquer qu'il avait tué l'ennui du concert par une partie d'écarté. J'avais encore dans les oreilles les paroles de Lando ; de plus mon cœur était plein, à la fois, d'une anxiété indéfinissable et d'une tendresse profonde pour cet époux cher et charmant qu'il m'eût été si doux d'aimer en paix ! J'appuyai ma tête sur son épaule, et passant un de mes bras autour du sien :

—Lorenzo, lui dis-je tout bas, si j'osais te donner un conseil, le suivrais-tu ?... si je te demandais une promesse... une promesse qui me rendrait heureuse, me la ferais-tu ?

Il fit un si brusque mouvement que j'eus presque peur. Mais il se maîtrisa sur le champ, et me baisa doucement le front et la main, puis il me dit d'un ton qui n'était pas rude, mais qui avait cet accent auquel on sent que toute réplique est interdite :

—Ginevra, je vous ai dit l'autre jour, je crois, que je n'aimais pas les questions. Sachez aujourd'hui que je déteste encore davantage les conseils, et que par-dessus tout je ne puis souffrir les promesses. Tenez-vous donc pour avertie. Evitez ces trois écueils si vous voulez demeurer à mes yeux, comme vous l'êtes, la plus charmante des femmes.

XV

Le lendemain était un dimanche. Malgré la fatigue, malgré la veillée, malgré la nuit agitée qui avait suivi pour moi cette soirée, j'étais prête à l'heure accoutumée de la messe. Lorenzo me fit dire de ne point l'attendre et d'y aller sans lui.

Je n'avais sans doute jamais pu me faire une très-grande illusion sur ses sentiments religieux. Je pensais bien que l'habitude, plus que la piété, le conduisait avec moi à l'église ; mais j'étais loin de soupçonner que, s'il avait été jusqu'alors si exact à m'y accompagner, c'était parce que là, comme ailleurs, il avait cru nécessaire d'exercer sa surveillance ; j'étais surtout loin de m'attendre à ce que deviendrait cette exactitude lorsqu'il serait à la fois rassuré et distrait.

Ce jour-là je me contentai de penser qu'il irait plus tard à la messe, et pour la première fois je franchis seule à pied la courte distance qui séparait l'hôtel où nous demeurions, situé rue de Rivoli, de l'église St. Roch.

Le genre de vie que je menais depuis deux mois n'était point propre à disposer mon âme à la prière. De plus, habituée comme je l'étais aux églises d'Italie, celles de Paris m'avaient d'abord semblé dénuées de toute beauté, et j'avais eu peine à me faire à leur aspect différent de celui auquel j'étais accoutumée. Mais bientôt d'autres impressions modifièrent celle-là. L'atmosphère tout impregnée de vertu et de piété qui avait environné mon enfance était celle de ma famille plutôt que celle du pays où le ciel m'avait fait naître. La foi est vive cependant en Sicile, comme elle l'est dans toute la partie méridionale de l'Italie. Mais on ne peut nier qu'à cette époque un grand relâchement moral et une grande tiédeur religieuse ne s'y fussent remarquer surtout parmi ceux qui appartenaient aux classes élevées. Là, plus encore qu'ailleurs, les saintes âmes vivaient cachées, et l'édification se rencontrait à l'ombre de quelques foyers plutôt que dans le monde ou même dans les habitudes du culte public. Tous les exercices religieux de notre famille s'accomplissaient dans la chapelle du vieux palais que nous habitons. Cette chapelle était spacieuse, d'une belle architecture et richement ornée, et nous entendions la messe les dimanches aussi bien que tous les autres jours, et deux ou trois fois par semaine don Placido nous adressait une édifiante et utile instruction. Mon père, ma mère, Livia, Ottavia, Mario (qui, malgré ses défauts, avait le respect des choses saintes) et plusieurs vieux et fidèles serviteurs formaient une assistance attentive et recueillie, et mon enfance n'avait été privée d'aucune de ces impressions dont la puissante influence se ressent pendant toute la durée de la vie. Le soir Ottavia nous menait souvent, Livia et moi, à la bénédiction dans une des églises voisines, et mon cœur bat encore au souvenir du transport pieux avec lequel je m'age-

nouillais devant le tabernacle illuminé, au-dessus duquel était placé l'ostensoir ! Mais le peuple (même aux jours de fête), remplissait seul l'église, et il m'était bien rarement arrivé d'y rencontrer une seule personne appartenant à une classe plus élevée.

Ce qui me frappa donc surtout à Paris, ce fut l'aspect, absolument différent de celui-là, que présentait à cet égard les églises. J'en fus d'abord plus surprise qu'édifiée ; car, si en Sicile j'avais souvent remarqué l'absence des riches, ici je fus frappé de celle des pauvres. Je cherchais des yeux ce peuple en haillons dont la ferveur avait si souvent redoublé la mienne, et je n'aimais pas à me trouver séparé de lui. Mais, à vrai dire, cette séparation existe encore davantage là où prévaut l'habitude des chapelles particulières. L'égalité chrétienne appelle au pied du même autel les grands et les riches, non moins que les petits et les pauvres. Si *tus* ne s'y rencontrent pas, il ne faut, ni en Italie ni en France, en accuser ceux qui, par leur présence à l'église, préchent l'exemple aux absents qu'ils sollicitent.

Pour en revenir à ce dimanche matin, je m'agenouillai pour entendre la messe avec moins de distraction qu'à l'ordinaire. J'étais il est vrai, plutôt triste que fervente en ce moment ; cependant je priai mieux que je ne l'avais fait depuis longtemps, et, lorsque je quittai l'église tardivement et à regret, ce fond de l'âme qui résonne comme une lyre sous la main de Dieu venait de recevoir une touche légère, et pour la première fois depuis longtemps j'avais senti vibrer l'une de ces cordes profondes qui ne peuvent s'émouvoir sans faire tressaillir toutes les autres.

En approchant de la porte de l'église, j'aperçus, à genoux sur une chaise, une jeune fille dont la figure ne me sembla pas tout à fait inconnue. Elle tenait une bourse à la main et quêtait pour des orphelins. J'y mis mon offrande et je regus d'elle, en retour, un gracieux remerciement ; puis, lorsque j'eus passé, je l'entendis murmurer mon nom à une femme d'un aspect noble et distingué, placée près d'elle (sa mère, sans doute,) qui, les yeux baissés sur son livre, ne m'avait pas remarquée. Chemin faisant je me rappelai que j'avais rencontré deux ou trois fois cette jolie personne dans le monde ; mais j'ignorais son nom, tandis que je voyais avec quelque surprise qu'elle savait le mien. Cela arrive souvent, au reste, aux étrangères qui, étant un point de mire, sont désignées à tout le monde tandis qu'elles-mêmes ne connaissent qu'un petit nombre de ceux qu'elles rencontrent. Mais je n'eus ni le temps de m'appesantir sur cette fugitive rencontre, ni celui de jouir en paix de l'impression que je rapportais de l'église ; les premières paroles de Lorenzo me ramenèrent promptement aux préoccupations de la journée.

— Vous êtes en retard, Ginevra, dit-il ; il est onze heures et demie. Le déjeuner vous attend, et je suis pressé.

Nous nous mîmes à table en silence.

— Mais vous-même, continua-t-il, vous aurez à peine le temps de faire votre toilette. Avez-vous oublié que nous allons aux courses, et que Lando sera ici avant une heure pour nous y conduire ?

Oui, je l'avais oublié, et maintenant je n'éprouvais que le plus violent désir de me soustraire à cet engagement. J'avais besoin d'un jour de paix, de repos, de silence ; j'avais besoin de savourer un peu à mon aise cette bouffée d'air pur et bienfaisant qui venait de passer sur moi. Ne pouvais-je obtenir quelques heures pour en jouir ! Fallait-il à l'instant en aller respirer un autre, et quel autre ?

Voyant que je me taisais et que j'avais l'air pensif.

— Voyons, Ginevra, qu'y a-t-il ? me dit-il d'un ton un peu impatient. Qu'avez-vous encore à me dire ou à me demander ?

Je lui répondis sans détour :

— J'ai à vous dire, Lorenzo, que les courses m'ennuient à mourir, et à vous demander la grâce de n'y point aller avec vous.

Il se dérida sur le champ.

— N'est-ce que cela ? dit-il. A cet égard, vous êtes absolument maîtresse de faire ce qui vous conviendra. Soyez persuadée, poursuivit-il en riant, que je ne vous contrarierai jamais que dans les grandes occasions. Mais que ferez-vous de votre après-midi, si vous ne venez pas aux courses ?

— Je ferai comme tout le monde en France : j'irai aux vèpres.

Son rire devint horriblement moqueur.

— Comme tout le monde, dites-vous ? où avez-vous pris cela, de grâce ? Vous seriez fort habile, en vérité, si seulement vous aviez découvert le nombre de ceux qui, à Paris, vont à la messe !

Lorsqu'il prononça ce mot, je le regardai. Il me comprit bien vite et eut l'air mécontent.

— Voyons, Ginevra, dit-il avec humeur, allez-vous exiger maintenant que je sois toujours à vos côtés ?

— En aucune façon, Lorenzo, vous la savez bien.

— Mais vous m'en voulez cependant de vous avoir laissée aller ce matin à l'église sans moi.

J'hésitai un instant.

— Sans doute, lui dis-je enfin avec une légère émotion. Là, plus encore qu'ailleurs, j'aime à être près de vous. Mais mieux vaudrait pour vous, cependant, y aller toujours sans moi que de jamais y venir *uniquement* pour moi.

Cette réponse augmenta son mécontentement, et, d'un ton qu'il prenait pour la première fois, il me dit :

— C'est que, malheureusement, ma chère petite, si je n'y allais pas pour mon compte, je pourrais fort bien n'y point aller du tout.

Les larmes me vinrent aux yeux, et je ressentis au cœur la douleur la plus poignante que j'eusse jamais éprouvée.

O mon Dieu, je vous aimais d ne déjà même alors, puisque la seule pensée qu'on pût ne point vous aimer me causait une telle souffrance !

Le regard, la voix, l'attitude toute entière de Lorenzo venaient me dévoiler non-seulement l'indifférence profonde, mais l'incrédulité réelle qui était en lui.

Je ne l'avais point démentie jusque-là, parce que je n'avais aucune expérience en ce genre. Je savais qu'il pouvait arriver de violer la loi de Dieu, non que l'on pût la nier. Je comprenais la tiédeur et la négligence, je les avais vues à d'autres comme à lui ; mais je n'avais jamais rencontré l'ignorance du devoir et l'absence du repentir. Cette froide négation de tout amour pour Dieu, de toute croyance en lui, Lorenzo ne l'avait pas sans doute formulée, cependant il venait de la trahir, et plus qu'il ne l'aurait voulu peut-être. A travers les bizarreries de mon caractère et les défauts de mon âge, il avait eu lieu de reconnaître en moi une foi vive et profonde qu'il ne fallait pas blesser si l'on voulait me plaire, et, sans avoir été hypocrite jusque-là, il avait été circonspéct.

Il vit l'effet qu'il venait de produire, et il le regretta, car je ne lui étais pas encore indifférente ; il comprit néanmoins qu'il ne pouvait pas le réparer sur le champ, et il se contenta en ce moment de chercher à m'en distraire en changeant de discours, et de mon côté je compris aussi qu'il valait mieux parler d'autre chose. Cette prudence était fort peu conforme à mon caractère, mais je commençais à comprendre le sien. Ses injonctions de la veille au soir étaient, d'ailleurs, trop récentes encore pour être oubliées.

La conversation ne fut pas longue, car Lando, fidèle au rendez-vous, parut à midi et demi, la figure épanouie, une fleur à la boutonnière, et à la main un énorme bouquet de violettes qui m'était destiné.

— Comment ! s'écria-t-il, lorsqu'il eut appris mes intentions pour la matinée. C'est impossible !..... Ne pas venir aux courses aujourd'hui ?..... Mais cela ne se peut pas..... Rester chez vous quand il fait le plus beau temps du monde..... cela ne s'est jamais vu ! Me priver du plaisir de vous conduire dans ma calèche et de faire envie à tout le monde !..... c'est le plus méchant caprice qui ait jamais traversé la tête d'une femme. C'est une vraie cruauté ! c'est.....

Ici, Lorenzo ayant quitté la chambre un instant pour aller chercher son chapeau, Lando s'interrompit tout d'un coup, et il me dit d'un autre ton :

— Bien sérieusement, cousine, vous auriez mieux fait de venir.

Que voulait-il dire ? Je demeurai incertaine et troublée. Mais Lorenzo reparut sur le champ, et je n'eus plus le temps de réfléchir.

Au moment où tous deux se disposaient à quitter la chambre, mon mari s'approcha de moi et me prit la main, et il me regarda avec une expression qu'avaient parfois ses yeux et qui dissipait comme par enchantement les nuages trop souvent déjà soulevés entre nous. Il me caressa ensuite légèrement la joue avec le gant qu'il tenait à la main, et me dit tout bas en souriant :

— Allons, ma Ginevra, ne m'en veux pas et laisse-moi revoir ton sourire.

Puis se retournant vers Lando :

— Il n'est pas encore une heure, lui dit-il. Partons, et avant d'aller au bois de Boulogne, arrêtons-nous à la Madeleine.

Son regard, plus que ses paroles, dissipa un peu le malaise que je venais d'éprouver ; mais mille idées diverses me traversaient l'esprit, et lorsqu'ils furent partis, je demeurai pensive, appuyée sur la balustrade de notre balcon, les suivant des yeux jusqu'au bout de la rue, me demandant ce que Lando avait voulu dire et si effectivement j'avais eu tort de ne point

les accompagner. Le temps était magnifique en ce moment : la pureté du ciel, ainsi que la verdure des arbres des Tuileries, attiraient mes yeux plus encore que l'aspect animé de la rue et du jardin où se coudoyait déjà cette foule parée, animée, joyeuse, qui, à Paris, donne à chaque belle journée d'été l'air d'un jour de fête. Pour moi, je demeurais absorbée dans mes réflexions, et je regardais sans voir.

Je sentais vaguement que parmi tous les dangers qui, dans ce monde nouveau où j'étais transportée, semblaient m'environner, il en était deux redoutables entre tous. Le premier, le plus grand, m'eût brisé le cœur ; celui-là, je n'osais pas, je ne voulais pas l'envisager. Le second pourrait bien menacer notre fortune, diminuer nos richesses, que sais-je !..... nous ruiner peut-être. Cela au-si était un danger, mais bien moindre que l'autre à mes yeux, tandis que pour Lando, tel que je le connaissais, ce devait être tout le contraire. Après y avoir bien réfléchi, je conclus donc qu'il s'agissait, pour ce jour-là, de quelque inquiétude du genre de celle qu'il m'avait manifestée la veille, et je la mis de côté pour me demander, avec un sentiment beaucoup plus profondément troublé, si je lisais véritablement dans l'âme de Lorenzo lorsqu'il me regardait comme il venait de le faire en me quittant, ou bien s'il se livrait à un jeu et me trompait à dessein.

Ces lueurs qui traversaient son regard comme une clarté d'en haut m'inspiraient en lui parfois une confiance égale à ma tendresse. Je venais encore d'en éprouver l'effet. Elles étaient toutefois si fugitives qu'elles ressemblaient plutôt au reflet d'un souvenir lointain qu'à l'expression d'un sentiment présent et réel ; tandis que le rire moqueur et l'accent des paroles qui, aujourd'hui pour la première fois, l'avaient accompagné, hélas ! c'était bien lui aussi. Je n'en pouvais pas douter, et cette contradiction m'effrayait..... Il me semblait voir deux hommes en lui, et ma tête se fatiguait à chercher lequel des deux était le véritable. Cette question, je devais me la faire bien souvent et en attendre longtemps en vain la réponse, ignorée en ce moment de lui-même autant que de moi !

J'avais quitté la fenêtre, et, enfoncée dans un fauteuil, j'avais laissé le temps s'écouler sans ouvrir le livre que je tenais à la main et s'en m'apercevoir que le ciel, si radieux tout à l'heure, s'était peu à peu assombri. Il n'était pas assez menaçant, toutefois, pour m'empêcher de me rendre à pied aux vèpres, dont l'heure, moins tardive à Saint-Roch qu'ailleurs, était presque venue. Je me mis donc en marche sans retard, en donnant ordre que ma voiture vint m'attendre à la porte de l'église.

Mes bonnes impressions du matin, suivies du surcroît d'anxiété et de tristesse que j'avais éprouvées depuis, me débarrassaient peu à peu de ces vapeurs plus ou moins malsaines qui sont la suite habituelle d'une longue dissipation. J'étais dans cette disposition où l'on parvient à se recueillir sans effort et où, pour ainsi dire, l'âme se précipite dans le seul refuge où elle sait qu'elle trouvera le repos..... Qui ne l'a éprouvé, ce repos étrange et mystérieux de la prière, même inarticulée et muette ?..... Qui n'a déposé ainsi, au moins pour un instant, toutes ses peines, toutes ses craintes et toutes ses souffrances, et qui n'en a ensuite repris le fardeau avec des forces nouvelles qui semblent en alléger les poids ?

J'avais peu souffert alors, en comparaison de ce que me réservait encore la vie ; mais, à la longue, on apprend à souffrir, et dans cette science, comme dans toute autre, ce sont les débuts qu'on trouve les plus rudes. Un terrible orage avait, il est vrai, assailli la première fleur de ma jeunesse, et le ciel de ma seizième année avait été triste et sombre ; mais le soleil et le prin-

temps étaient revenus, et, à l'âge où d'autres entrent à peine dans la vie, j'en étais déjà à recommencer pour la seconde fois la mienne. Mais cette nouvelle et heureuse vie, je la sentais maintenant menacée de mille manières. L'appréhension, tourment pire que la tristesse, la crainte vague et indéfinie, plus difficile à supporter que les maux qu'elle présage, l'incertitude, le doute, le soupçon, intolérables à ma nature au delà de toute souffrance caractérisée, me tenaient le cœur lourd et oppressé, et j'avais besoin de pleurer autant que de prier.

Je m'agenouillai sur la seule chaise vacante dans l'église, et je demeurai longtemps immobile, la tête dans mes mains, ne sachant comment formuler ma prière et laissant Dieu lire dans mon cœur, de même que, lorsqu'on retrouve un ami dont on a été longtemps séparé, on se tait souvent parce qu'on a trop de choses à lui dire et qu'on ne sait par laquelle commencer. Dans cette attitude j'entendis, pour la première fois de ma vie, le chant des vèpres. Cet office de l'Eglise est, on le sait, beaucoup moins usité dans le midi de l'Italie qu'il ne l'est ailleurs, et j'ai dit quelles avaient été les formes extérieures des habitudes religieuses de mon enfance. Je n'avais donc jamais entendu psalmodier ainsi. Les voix des enfants de chœur étaient belles et justes : celles qui leur répondaient ne l'étaient pas moins. Un grand nombre de fidèles y joignaient les leurs. Ce quelque chose d'harmonieux, plus monotone que la musique, mais plus musical que la parole, me fit un effet d'apaisement étrange ; je laissai de côté toute pensée de moi-même.

MME. AUGUSTUS CRAVEN.

(A continuer)

O. FRECHETTE,

LIBRAIRE-EDITEUR,

CAISSE D'ECONOMIE, RUE ST. JEAN, N. V., QUEBEC.

On trouvera dans la Librairie de M. OVIDE FRECHETTE un choix complet de livres d'Eglise très-élégamment reliés avec agrates et coins imitant parfaitement l'or et l'argent, objets de piété en général. Fantaisies pour étiquettes, statuettes d'un fini irréprochable, Gravures fines, Chronos Variés, Albums pour Photographies, Fournitures de Bureaux, Papeterie fine, Boîtes de Mathématiques de Couleurs, Plumes et Porte-Plumes d'ivoire, etc., etc., etc. Mr. O. FRECHETTE tient aussi les livres Classiques, la Littérature des meilleurs Auteurs Français et Anglais. Les amateurs du beau, sont instamment priés de venir visiter cet établissement. 5-40-52-4

Acte Concernant la Faillite 1869

ET SES AMENDEMENTS.

DANS L'AFFAIRE DE J. H. CHAPRON, DU VILLAGE DE ST. HENRI, PROVINCE DE QUEBEC, HOTELIER ET NEGOCIANT.

FALLI.

Je, soussigné, HUBERT B. LEFEBVRE, de la Cité de Montréal, ai été nommé syndic de cette affaire.

Les Créanciers sont requis de me présenter leurs réclamations d'ici à un mois, et par ces présentes n'ont pas à se réunir dans le bureau de WHYTE, KERR & LEFEBVRE, Bâtime de la Bourse, Rue St. Sacrement, en la Cité de Montréal.

JEUDI, LE 1ER JOUR D'AVRIL PROCHAIN, à ONZE HEURES de l'avant-midi, pour l'examen du tailli et l'arrangement des affaires de la succession en général.

H. B. LEFEBVRE,

Montréal, 1er Mars 1875. Syndic 6-10-2-92

ACTE DE FAILLITE DE 1869.

CANADA PROVINCE DE QUEBEC } DANS LA District et Cité de } COUR SUPERIEURE. Montréal.

DANS L'AFFAIRE DE GEORGE E. DESBARATS.

FALLI.

MARDI, le sixième jour d'Avril prochain, le soussigné demandera à la dite cour une décharge en vertu du dit acte.

Montréal, 27 février 1875. GEORGE E. DESBARATS.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE ROYALE CANADIENNE

CONTRE LE FEU ET LES ACCIDENTS DE LA MER.

CAPITAL SOUSCRIT. - - \$4,000,000.00

Comptant près de 2000 Actionnaires.

Les Fonds destinés au paiement des Réclamations, excèdent Sept Cent Mille Dollars.

Cette Compagnie est prête à accepter toutes espèces de Risques contre le Feu à des taux modérés. Tous les Réclamations seront payées immédiatement après que la perte sera établie.

BRANCHE DE LA MARINE.

Cette Compagnie est prête à émettre des polices sur les Navires de Navigation Intérieure, et sur la cargaison portée par les voiliers et les vapeurs de navigation intérieure à des taux aussi avantageux que toute autre Compagnie de première classe. Des Polices à découvert pour des risques de navigation intérieure sont émises à des Taux Spéciaux. Les Pertes sont évaluées en équité et promptement payées au Bureau principal.

DIRECTEURS : — HON. JOHN YOUNG, Président. J. F. SINCENNES, Vice-Président. ANDREW ROBERTSON. J. R. THIBAUDEAU, L. A. BOYER, M. P. JOHN OSTELL, W. F. KAY, M. C. MULLARKY, ANDREW WILSON, Secrétaire-Trésorier, ARTHUR GAGNON, Gérant Général, ALFRED PERRY. Gérant de la Branche Marine, CHAS. G. FORTIER.

BANQUIERS : — BANQUE DE MONTREAL BANQUE DU PEUPLE.

5-46-52-1